

A NOS FIDÈLES LECTEURS ET AMIS

*Si vous ne l'avez déjà fait
Souscrivez votre réabonnement
pour 1965*

POUR ALLÉGER NOTRE TRAVAIL

- = **EVITEZ-NOUS** la dépense d'un rappel.
- = **HATEZ-VOUS** de vous réabonner pour 1965.

MERCI !

Pour l'année 1965 — 1 numéro par trimestre :	
Abt. normal.... 15 F — Etranger	18 F
Sous pli fermé :	
France	18 F — Etranger
	20 F

Versements par chèque bancaire, mandat-poste ou virement postal au compte n° 999647 — PARIS, à l'ordre de:

M. Georges COCHET, 8 rue Stanislas-Meunier, Paris 20^e

Si vous ne pouvez renouveler votre Abonnement pour l'année 1965, dites-nous la ou les raisons.

Dans toute lettre nécessitant

une réponse, veuillez joindre les timbres correspondants ou un coupon international.

Merci

Le Directeur-Gérant : Philippe ENCAUSSE, 46, boulevard du Montparnasse, Paris-15^e
Dépôt légal n° 1.750. - Cert. d'inscr. à la Cision paritaire du papier de presse du 6-2-53 n° 26/285
Imp. A.R.P. — 39, rue Victor-Hugo, Pantin (Seine)

L'Initiation

ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (D^r Gérard ENCAUSSE)

Directeur et Rédacteur en Chef

D^r Philippe ENCAUSSE

— 1952 —

SOMMAIRE

Premiers Éléments de lecture de la Langue Hébraïque, par Papus	65
Saint-Martin Franc-Maçon, par R. Amadou	82
Le Pantâcle Martiniste	92
Voie Cardiaque et Doctrines Orientales, par M. Gay	95
La légende du Graal, par M. Chevillon	104
Le périple de Christian Rosencreutz, par S. Hutin	110
Nous avons lu pour vous	113
Informations	118



39^e Année — N° 2
(Nouvelle série)

Trimestriel. - 5 F
Avril - Mai - Juin 1965

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ÉSOTÉRIQUE TRADITIONNELLE

Directeur : Dr Philippe ENCAUSSE

Administrateur : Georges COCHET
8, rue Stanislas-Meunier, à Paris-XX^e

Comité de Rédaction :

Robert AMADOU - Robert AMBELAIN - Robert DEPARIS
Philippe ENCAUSSE - Bertrand de MAILLARD - Irénée SEGURET.

Secrétaires de Rédaction :

Gérard ENCAUSSE (petit-fils de PAPUS) et « MARCUS »

★

Dépositaire Général : A. VILLAIN - Les Editions Traditionnelles (Ancienne Librairie CHACORNAC Frères) - 11, quai St-Michel, Paris (V^e).
(Tél. : ODE. 03-32)

★

Chaque rédacteur de l'Initiation publie ses articles sous sa seule responsabilité.

Tout livre ayant un rapport avec l'Occultisme et dont il sera envoyé un exemplaire au docteur Philippe ENCAUSSE, 46, Boulevard du Montparnasse, Paris-15^e, sera sûrement annoncé et, s'il y a lieu, analysé dans un prochain Cahier de l'Initiation.

— 65 —

PREMIERS ÉLÉMENTS DE LECTURE

de la

LANGUE HÉBRAÏQUE

par le

Docteur PAPUS (Gérard Encausse)

★

L'ALPHABET DES XXII

★

N.D.L.R. — Nous sommes heureux de présenter, dans les pages qui suivent, la première partie du cours professé, en 1913, à l'École Supérieure Libre des Sciences Hermétiques, par notre regretté Fondateur.

La seule édition, d'impression médiocre, qui en existe date d'une cinquantaine d'années. La reproduction photographique que nous en donnons en accentue, certes, les faiblesses typographiques mais, tel quel, ce document et ceux qui suivront dans les numéros à venir de l'INITIATION, présentent un intérêt certain dans ce domaine particulier où PAPUS, une fois de plus, fait montre de son érudition comme de son talent de vulgarisateur.

L'ALPHABET HÉBRAÏQUE

La langue hébraïque est une langue sacrée, à vingt-deux clefs, dérivée presque directement des hiéroglyphes égyptiens.

Mais les caractères que nous possédons actuellement et que nous allons étudier ne datent que du v^e siècle avant notre ère. Ils ont été presque probablement calqués sur les hiéroglyphes primitifs, à tel point que chacun des caractères actuels reproduit exactement le caractère primitif employé par Moïse.

Bien que, dans cet opuscule, nous nous occupions seulement de l'alphabet, nous ferons suivre toutefois l'étude des caractères alphabétiques de quelques pages d'histoire qui nous semblent indispensables pour bien éclairer la question.

L'alphabet hébreu n'est pas plus difficile à apprendre que l'alphabet grec. Il est plus facile et moins compliqué que l'alphabet hiéroglyphique égyptien ou que l'alphabet des caractères cunéiformes.

Il est aussi beaucoup plus rapide et beaucoup plus simple à apprendre que les clefs chinoises.

L'égyptien, le chinois, le cunéiforme et l'hébreu sont des alphabets hiéroglyphiques, dans lesquels

chaque signe représente non seulement une lettre, mais une idée.

Chacun des vingt-deux signes de l'alphabet hébraïque représente donc :

- 1° Une lettre;
- 2° Un nombre;
- 3° Un hiéroglyphe, avec plusieurs plans de correspondance.



CHAPITRE I

L'ALPHABET HÉBRAÏQUE

I - LES LETTRES

א	A, a.	{ comme voyelle-mère c'est <i>a</i> : comme consonne c'est la plus douce des aspirations.
ב	B, b, bh.	le <i>b</i> français.
ג	G, g, gh.	le <i>g</i> français devant a, o, u.
ד	D d', dh.	le <i>d</i> français.
ה	H hè, h.	{ comme voyelle-mère c'est <i>h</i> : comme consonne ; c'est une aspiration simple : <i>h</i> .
ו	{ O o, W, ou	comme voyelle-mère c'est <i>o, u, ou</i> : comme consonne c'est <i>o, u</i> ou <i>f</i> .
	{ U, u, y.	
ז	Z z.	le <i>z</i> français.
ח	H hè, h, ch.	{ comme voyelle-mère c'est <i>hè</i> : comme consonne ; c'est une aspiration pectorale : <i>h</i> , ou <i>ch</i> .
ט	T t.	le <i>t</i> français.
י	{ I i, J j.	{ comme voyelle-mère c'est <i>i</i> ou <i>ai</i> : comme consonne c'est une aspiration chuintante : <i>j</i> .
	{ le <i>ch</i> des Allemands, l' <i>Yota</i> des Espagnols, le <i>x</i> de Grecs.	
כ	È è, èh.	le <i>ch</i> des Allemands, l' <i>Yota</i> des Espagnols, le <i>x</i> de Grecs.
ל	L l.	} de même que les analogues français.
מ	M m.	
נ	N n.	
ס	S s.	
ע	È, ho, gh, gho.	{ comme voyelle-mère c'est le <i>ç</i> des Arabes, <i>ho</i> : comme consonne c'est une aspiration gutturale (et nasale <i>gh</i> , le <i>ç</i> des Arabes.
פ	PH, ph.	le <i>φ</i> des Grecs.
צ	{ TZ, tz.	} de même qu'en français.
	{ K, k, qu.	
ר	R, r.	
ש	SH, sh.	le <i>ch</i> français ou le <i>sh</i> anglais.
ת	TH, th.	le <i>th</i> des Anglais ou le <i>θ</i> des Grecs.

Les lettres.

Chaque signe de l'écriture hébraïque représente tout d'abord une lettre alphabétique. Ainsi que nous l'avons dit et que nous le rappellerons plus tard, l'alphabet hébraïque dérive de l'alphabet phénicien. Ce dernier est une adaptation populaire de l'alphabet hiéroglyphique égyptien qui, lui-même, a été constitué par les anciennes Universités Atlantes, d'après les signes du ciel; considéré comme lettre, chaque signe hébraïque doit être étudié et dessiné avec soin. On divise les lettres hébraïques en trois sections : 1° trois lettres-mères ; 2° sept lettres doubles ; 3° douze lettres simples.

Division de lettres

Toutes les lettres dérivent d'une d'entre elles, le *iod*, ainsi que nous l'avons déjà dit (1). Le *iod* les a générées de la façon suivante (voy. *Sepher Jesirah*) :

1° Trois mères :

L'A (Aleph)	א
L'M (Le Mem)	מ
Le Sh (Le Schin)	ש

2° Sept doubles (doubles parce qu'elles expriment deux sons, l'un positif fort, l'autre négatif doux) :

Le B (Beth)	ב
Le G (Ghimel)	ג
Le D (Daleth)	ד
Le Ch (Caph)	כ
Le Ph (Phé)	פ
L'R (Resch)	ר
Le T (Thao)	ת

3° Enfin douze simples formées par les autres lettres.

L'Alphabet Hébraïque (Tableau général)

N ^{os} D'ORDRE	HIÉROGLYPHE	NOMS	VALEURS EN LETTRES ROMAINES	VALEURS DANS L'ALPHABET	VALEURS EN CHIFFRES
1	א	aleph	A	mère.	1
2	ב	beth	B	double	2
3	ג	ghimel	G	double	3
4	ד	daleth	D	simple	4
5	ה	hé	E	simple	5
6	ו	vau	V	simple	6
7	ז	zain	Z	simple	7
8	ח	heth	H	simple	8
9	ט	teth	T	simple	9
10	י	iod	I	simple et principe	10
11	כ	caph	CH	double	20
12	ל	lamed	L	simple	30
13	מ	mem	M	simple	40
14	נ	noun	N	simple	50
15	ס	samech	S	simple	60
16	פ	hain	PH	simple	70
17	צ	phé	TS	double	80
18	ק	tsadé	K	simple	90
19	ר	coph	R	simple	100
20	ש	resch	SH	double	200
21	ת	shin	TB	mère	300
22	י	thau		double	400

§ 2. — LES NOMBRES

Ce qui caractérise l'alphabet hébreu et ce qui le rattache réellement à l'ésotérisme des alphabets hiéroglyphiques, c'est le nombre attribué à chaque lettre.

Ce nombre permet de cabbaliser tous les mots; il ramène à une formule chiffrée analogue à nos formules chimiques actuelles, toutes les combinaisons de signes hébraïques, et il montre que la langue hébraïque est bien véritablement une langue artificielle constituée de toutes pièces dans un but déterminé par une Université savante, sans doute à Babylone (Daniel et Esdras).

Les dix premières lettres ont pour nombre 1 à 10; les dix suivantes ont pour nombre 10 à 100; la manière d'obtenir ce nombre est des plus simples: on additionne les chiffres indiquant la place de la lettre dans l'alphabet; on ajoute un 0 à la fin et l'on obtient le nombre de la lettre.

Prenons, comme exemple, la lettre M (*mem*). Cette lettre est la treizième dans l'alphabet hébraïque; additionnons ces deux chiffres: 1 et 3 nous donnent 4; ajoutons le 0 et nous aurons 40, comme nombre de cette lettre. Ainsi de suite pour toutes les autres.

Les dernières lettres de l'alphabet sont respectivement numérotées de 100 (*resh*), 300 (*shin*), 400 (*thau*). Pour aller jusqu'à 900, les créateurs de l'alphabet se sont servis des caractères des lettres finales; il suffit de bien étudier le tableau ci-dessus

pour se rendre compte de tout ce que nous venons de dire.

Pour bien montrer l'utilité considérable du nombre attribué à chaque lettre, il suffit de lire les chapitres consacrés par Saint-Yves d'Alveydre dans son *Archéomètre* au MA et à Marie.

Pour bien faire comprendre la question, nous allons prendre un exemple : prenons le mot « alphabet » composé en hébreu de trois lettres : A, Bé, Th (aleph, beth, thau). Ce mot se traduit en chiffres : A = 1, Bé = 2, Th = 400, ce qui nous donne 12.400 comme nombre du mot, et 7 comme addition de ces chiffres. Le mot « alphabet » a comme racine numérale le nombre 7, et il est, cabbalistiquement, de la famille des septénaires.

Retournons ce mot et, au lieu de lire A, Bé, Th, à la française, lisons comme les Hébreux ; en commençant par la dernière lettre et en lisant de droite à gauche ; cette fois-ci, le mot se lit : Th, éB, A, ce qui nous donne Théba ou Thèbes, qui était en même temps la ville de l'Université sainte et l'Université elle-même. Le nombre, cette fois-ci, est : 400 (Th), 2 (Bé) et 1 (A), ce qui nous donne 40.021 ; 40.021 et 12.400, c'est le même nombre vu en renversé. De même que « alphabet » et « Théba » sont les mêmes lettres lues : dans le premier cas, à la façon aryenne ; dans le second cas, à la façon assyrienne. On voit par cet exemple l'utilité du nombre qui permet de rattacher chaque signe hébraïque aux autres signes des autres langues hiéroglyphiques ou alphabétiques ayant les mêmes nombres.

Les vingt-deux lettres sont sculptées dans la voix, gravées dans l'air, placées dans la prononciation en cinq endroits :

Dans le gosier ;
 Dans le palais ;
 Dans la langue ;
 Dans les dents ;
 Et dans les lèvres (1).

Les Touches (1)

Il faut considérer encore, que, dans la génération des langues, les consonnes se substituent les unes aux autres, surtout celles d'une même touche organique. Ainsi donc il est bon de les classer par touches, et de les connaître sous ce nouveau rapport.

Touche labiale : ב, פ, פה, פה, פ, פה, פ. Cette touche, comme la plus aisée à mettre en jeu, est la première dont les enfans fassent usage : elle est généralement celle de la douceur et de l'aménité, considérée comme moyen onomatopée.

Touche dentale : ד, ט, ד, ט. Elle peint, au contraire, tout ce qui touche, tonne, retentit, résiste, protège.

Touche linguale : ל, לו, ל, לו, ל, לו, ל, לו. Elle peint un mouvement rapide, soit rectiligne, soit circulaire, en quelque sens qu'on l'imagine, toujours considérée comme moyen onomatopée.

Touche nasale : מ, נ, מ, נ. Elle peint tout ce qui passe du dehors au dedans, ou qui sort du dedans au dehors.

Touche gutturale : ג, כ, ק, ק, ג, ח, ח, ק, ח, ק. Elle peint les objets creux et profonds, renfermés les uns dans les autres, ou bien s'y modelant par assimilation.

Touche sifflante : ז, ס, ז, ס, ז, ס, ז, ס. Elle s'applique à tous les objets sifflans, à tous ceux qui ont rapport avec l'air, ou qui le fendent dans leur cours.

Touche chuintante : ש, ש, ש, ש, ש, ש, ש, ש. Elle peint les mouvemens légers, les sons durables et doux ; tous les objets agréables.

(1) *Sepher Jesirah*, tr. Papus, chap. III.

Quant aux voyelles-mères, א, ה, ו, י, יו, יי; א, ע, ע, וו, ו, י, י; A, E, É, OU, O, I, RO; elles se substituent successivement les unes aux autres, depuis א jusqu'à י; elles penchent toutes à devenir consonnes et à s'éteindre dans le son profond et guttural א, qu'on peut se représenter par le χ des Grecs ou le *ch* allemand. Je marque toujours ce *ch* d'un accent grave pour le distinguer du *ch* français, qui est un son chuintant comme le *ψ* des hébreux ou le *sh* des Anglais.

§ 3. — LES POINTS-VOYELLES

La question des points-voyelles est une de celles qui ont le plus divisé les cabbalistes.

En cabbale, il est d'usage de ne pas tenir compte de ces points-voyelles qui ont été inventés, dit-on, bien après Moïse. Il nous semble cependant utile, pour la lecture future des textes hébraïques, de dire quelques mots sur ces points et de rappeler les commentaires des principaux auteurs à ce sujet. Les citations suivantes nous semblent assez claires pour éviter tout commentaire.

Ceux que cette question intéresserait particulièrement, trouveront sa solution presque complète dans l'*Archéomètre* de Saint-Yves.

*
**

Or, voici le moyen que les Chaldéens imaginèrent pour obvier à la confusion toujours croissante qui naissait de la déviation des voyelles-mères, et de la fixation des voyelles vagues. Ils inventèrent un certain nombre de petits accens, appelés aujourd'hui points-voyelles, au moyen desquels ils purent donner aux caractères de l'Alphabet, sous lesquels ils les plaçaient, le son que ces caractères avaient dans le langage parlé. Cette invention tout-à-fait ingénieuse, eut le double avantage de conserver l'écriture des livres anciens, sans opérer aucun changement dans l'arrangement des caractères littéraux et de permettre d'en noter la prononciation telle que l'usage l'avait introduite.

Voici la forme, la valeur et le nom de ces points que j'ai placés sous la consonne א, seulement pour servir d'exemple, car ces points peuvent être placés sous tous les caractères littéraux, tant consonnes que voyelles.

VOYELLES LONGUES.

אֵ ba : *kâmets*.
אִ bé : *tséré*.
אִי bi : *chîrék*.
אִו bô : *cholem*.

VOYELLES BRÈVES.

אֶ ba : *patach*.
אֶ he : *segol*.
אֶ bu : *kabbutz*.
אֶ bo : *kamets-chatoph*.

Le point nommé *sheva*, figuré par deux points placés perpendiculairement sous un caractère, de cette manière אֶ, signifie que le caractère sous lequel il est placé, manque de voyelle, si c'est une consonne, ou reste muette si c'est une voyelle.

La consonne א porte toujours un point, soit à la droite de l'écrivain, אֵ, pour exprimer qu'elle a un son chuintant comme en anglais *Sh*; soit à sa gauche אֶ, pour signifier qu'elle ne fait que s'aspirer comme en français. Cette différence est très-peu importante; mais il est essentiel de remarquer que ce point remplace sur le caractère א, le point voyelle appelé *cholem*, c'est-à-dire אִ. Ce son vocal précède la consonne א, lorsque la consonne antérieure manque de voyelle, comme dans משה משה *moshè*; il la suit, lorsque cette même consonne א est initiale, comme dans שנה *shonè*.

Outre ces points, dont la destination fut de fixer le son des voyelles vagues, et de déterminer le son vocal qui restait inhérent ou qui s'attachait aux voyelles-mères, soit qu'elles fussent demeurées dans leur nature, ou qu'elles en fussent sorties pour devenir consonnes, les Chaldéens inventèrent encore une espèce de point intérieur, destiné à donner plus de force aux consonnes ou aux voyelles-mères, dans le corps desquelles il était inscrit. Ce point s'appelle *daghesh*, lorsqu'il est appliqué aux consonnes, et *mappik*, quand il est appliqué aux voyelles. Le point intérieur *daghesh* s'inscrit dans toutes les consonnes, excepté א. Il est doux dans les six suivantes, א, ב, ג, ד, ה, ו, lorsqu'elles sont initiales ou précédées du point muet appelé *sheva*; il est fort dans toutes les autres, et même dans celles dont il s'agit, quand elles sont

précédées d'une voyelle quelconque : son effet est de doubler leur valeur. Quelques grammairiens hébreux prétendent que ce point inscrit dans le corps de la consonne **ב**, prononcé ordinairement *ph*, lui donne la force du **P** simple ; mais cela leur est vivement contesté par d'autres qui assurent que les Hébreux, de même que les Arabes, n'ont jamais connu l'articulation de notre **P**. On sent bien que mon but n'étant nullement d'apprendre à prononcer l'hébreu, je me garderai bien d'entrer dans ces disputes.

Il n'importe pas, en effet, de savoir, pour entendre le seul livre hébraïque qui nous reste, qu'elle était l'articulation attachée à tel ou tel caractère par les orateurs de Jérusalem ; mais bien qu'elle était le sens que donnaient à ces caractères Moïse et les écrivains antiques qui l'ont imité.

Revenons au point *mappik*. Ce point intérieur s'applique aux trois voyelles, **ה**, **ו**, **י**, et leur donne une valeur nouvelle. La voyelle **ה** se distingue du mot, et prend un sens emphatique ou relatif ; la voyelle **ו** cesse d'être consonne et devient la voyelle primitive *ou* ; et si le point est transporté au-dessus d'elle **ו**, elle prend le son plus élevé et plus brillant de l'*ô* ou de l'*û*. La voyelle **י** se distingue du mot ainsi que la voyelle **ה**, prend un son emphatique, ou devient éclatante de muette qu'elle aurait été.

Au reste les diphthongues sont assez rares en hébreu. Cependant selon la prononciation chaldaique, lorsque les voyelles-mères **ו** ou **י** sont précédées d'un point-voyelle quelconque, ou réunies ensemble, elles forment de véritables diphthongues, comme dans les mots suivants : **הוּוּ** *heshaou*, **וּוּ** *shaleou*, **יּי** *phanaï*, **וּי** *gôï*, **וּי** *galout*, etc.

La lecture du texte hébraïque, que je donne plus loin en original, et sa confrontation assidue avec la transcription que j'en ai faite, en caractères modernes, instruira plus les personnes qui voudront se familiariser avec les caractères hébreux que tout ce que je pourrais leur dire actuellement ; et surtout leur procurera moins d'ennui.

*
*
*

Les personnes qui lisent l'hébreu doivent avoir remarqué qu'en transcrivant les mots de cette langue pour les produire en caractères français, je ne

tiens pas compte des points-voyelles de la massore.

Je préviens que je n'y ai point égard non plus en étudiant la signification de ces mots.

Il s'agit en effet du texte de Moïse, et les points massorétiques n'ont été inventés que plus de deux mille ans après Moïse. Nous devons par force accepter ce texte dans l'état d'imperfection où la massore d'Esdras l'a mis, et c'est déjà bien assez. Or, la massore d'Esdras n'est pas l'invention des points-voyelles, c'est une chose depuis longtemps prouvée ; elle est, au contraire, une suppression de voyelles, et c'est ce qui serait susceptible d'être prouvé si le dogme était intéressé à cette preuve.

C'est pour empêcher l'ambiguïté favorable au Christianisme qui résultait de cette suppression que les points massorétiques ont été inventés.

Ces points-voyelles abandonnés, il devient facile de transcrire l'hébreu en caractères français, et d'éviter ainsi un bariolage avec prétention qui non seulement fatigue la vue du lecteur, mais qui rend l'impression d'un livre dispendieuse et difficile (1).

Esotérisme des points-voyelles

Dans son excellent travail *le Mystère antique découvert*, M. Heibling nous écrit ce qui suit sur les accents :

Ajoutons que les accents qui accompagnent tout mot ou groupe de mots hébreux signalent régulière-

(1) Lacour, *les Eloïm*.

ment la présence de l'une des deux lettres ך ou ך, aussi bien à la fin qu'avant le commencement d'un verset où la lettre est intercalée.

De telle sorte que, si un éditeur venait à supprimer cette ancienne classification, celui qui connaîtrait le mécanisme secret des accents pourrait la rétablir sans la moindre difficulté.

Le nom d'*accents* a été donné par les hébraïsants à une trentaine de signes spéciaux qu'ils prétendent être des signes de ponctuation. Quatre ou cinq signes auraient largement suffi, si tel avait été leur objectif. D'autres ont prétendu que ces signes constituaient une sorte de notation musicale à l'usage du temple.

Un homme qui avait fait des travaux considérables sur la langue hébraïque, Buxtorf, publia en 1649 à Bâle une longue étude sur ces accents; le résultat de ces recherches fut un simple aveu d'impuissance que l'auteur d'ailleurs emprunte à un de ses prédécesseurs, Elias :

« *Summa : posuerunt accentus pro beneplacito suo, neque quaerendum quare posuerint nunc Sarka, nunc Pazer, aut Revia, etc... Fortassis respexerunt in his ad quaedam secreta legis. Nam scientia ipsorum fuit amplior scientiâ nostrâ, nec ullus inter nos est qui sciat vel tantillum (1).* »

En d'autres termes : « Au résumé, ils ont placé les accents comme il leur a plu et il n'y a pas à se

(1) Buxtorf, *Tractatus de punctorum origine*, p. 212.

demander pourquoi tantôt c'est un Zarka, tantôt un Pazer et ailleurs un Revia, etc. Sans doute ils se sont conformés à quelque règle secrète. Leur science était autrement vaste que la nôtre et il n'y a personne parmi nous qui en sache si peu que ce soit. »

Ayant eu la main plus heureuse, voici quels sont les rôles principaux de ces accents.

Tout d'abord chacun d'eux possède une valeur numérique qui, dans certains cas déterminés, peut être multipliée ou divisée grâce à la présence d'un autre signe. Après avoir établi ces valeurs pour les accents d'un verset biblique, si nous en prenons la somme nous obtenons un nombre qui indique le nombre exact de mots entrant dans la phrase.

Ce détail est important. Supposons la phrase qui contient le nom de Methouselah (Mathusalem) ; ce mot est-il formé par deux ou par trois mots hébreux? Je l'ignore et puis faire une fausse hypothèse. Mais les accents m'indiquant le nombre de mots qui entrent dans la phrase, je suis fixé sitôt mon compte fait. Le composé est formé de deux mots.

Certains signes servent à indiquer la disparition d'un détail important pour la bonne orthographe d'un mot.

Exemple : le mot Eloah — ELH porte un point dans la dernière lettre. Au pluriel ce point a disparu ; or il y a une différence considérable entre les deux hiéroglyphes ; lequel dois-je prendre ? C'est simple. En lisant quelques passages je retrouve ce pluriel accompagné d'un signe appelé Thébir, lequel ne peut

affecter que les mots dans lesquels un point a disparu ; et me voilà renseigné.

Certains d'entre eux jouent réellement le rôle de signes de ponctuation ; on ne rencontre que la virgule, le point et virgule et le point final.

Leur rôle capital, celui qui est le plus important, est au moins inattendu. Supposez que toute phrase hébraïque ait été rédigée avec le minimum indispensable de mots et appelons-la « phrase réduite ».

Entre les mots constituant cette phrase réduite, les accents vont établir toute une série de relations insoupçonnées ; une phrase nouvelle va surgir qui sera la « phrase développée » dans laquelle chaque mot est répété autant de fois qu'il est nécessaire pour constituer un commentaire complet et sans erreur possible sur ce qui a été écrit.

Il est donc inutile d'interpréter, car le texte lui-même affirme et défend son propre sens grâce à ce jeu d'accents.

Admettons enfin qu'un faussaire supprime de-ci, de-là, quelques mots gênant sa doctrine et qu'ailleurs il ajoute quelques mots pour les besoins de sa cause. Le contrôle du nombre des mots invariablement garanti par les accents décèlerait immédiatement la supercherie.

On comprendra maintenant comment et pourquoi ces signes ont fini par constituer une véritable notation musicale ; car ils sont également une notation d'intonation et chacun sait la différence qui existe entre une phrase savamment dite et la froide phrase

écrite. La parole chez l'orateur est toujours un peu chantée, cela lui permet de mettre en relief les parties marquantes de son exposé et de maintenir dans un heureux équilibre les valeurs relatives (1).

(1) Heibling, *op. cit.*, p. 47 et suiv.



CALENDRIER de la VIE et des ÉCRITS de Louis-Claude de SAINT-MARTIN

par Robert AMADOU (1)

SAINT-MARTIN FRANC-MAÇON

① *Saint-Martin a-t-il été initié dans le rite français ?*

A. — Jean-Baptiste Willermoz écrit de S.M., peu après la mort de celui-ci : « Il avait été reçu dans sa jeunesse franc-maçon dans le Régime français, mais n'y trouvant que de mystérieuses futilités, il s'en était retiré promptement. » (Lettre à Achard, du 22 prairial an XII, ap. *V.R.*, II, p. 52). Je ne sais à quoi ces mots veulent faire allusion. Mais je sais que, s'agissant de S.M., Willermoz est souvent inexact dans l'information, soit par l'effet d'une erreur involontaire, soit par celui de la malveillance. La suite de la lettre dont nous venons de donner un extrait, en fournit un exemple certain. Willermoz continue en effet : « Après le Congrès général de 1782 (à Wilhelmsbad), entendant parler du Régime rectifié qui se répandait beaucoup en France, il désira de le connaître ; je lui en facilitais les moyens et il fut promu rapidement aux connaissances les plus secrètes du Régime intérieur. » (*ibid.*). Or, on verra tout à l'heure (cf. *infra*) que l'entrée de S.M. dans l'Ordre des C.B.C.S. ne s'est pas du tout effectuée de cette sorte ! (2)

Ce qui est sûr, c'est que le nom de S.M. ne figure sur le tableau d'aucune loge parisienne (ainsi que M. Alain Le Bihan a bien voulu nous le préciser) ni tourangelle (lettre de M. René Vivier à R.A., en date du 14-1-1964) ; qu'en 1768 au plus tard, S.M. était franc-maçon, puisqu'il reçut en cette année-là une haut grade coen (cf. *infra*) ; que, très probablement il appartint en 1765 à une loge régimentaire (cf. *infra*) et qu'ayant alors atteint tout juste l'âge de vingt-deux ans, ce fut pour y obtenir l'initiation au grade d'Apprenti qu'il n'avait très probablement eu ni le temps ni le goût de recevoir auparavant. Or, la loge régimentaire à l'instant mentionnée n'était pas une loge quelconque, mais la pépinière, pour ainsi dire, des Elus Coens, et, dans la carrière coen de S.M., je ne discerne aucune rupture, aucun repentir même — mais une parfaite constance et fidélité.

(1) Willermoz s'était même vanté auprès de son disciple J.-A. Pont d'avoir lui-même initié S.M. Maçon (cf. lettre de Pont à Molitor, ap. *VR.*, I, p. 143).

(2) Voir le début de ce *Calendrier* dans *L'Initiation*, 1963, n° 4, pp. 151-161 ; 1964, n° 2, pp. 74-79.

B. — De l'affirmation posée par Willermoz, il faut rapprocher un passage d'une notice consacrée à S.M. et imprimée dans *l'Etat du G. O. D. F.* (t. I, seconde partie de l'an 5.804, pp. 361-362) — passage qui, lui non plus, ne nous paraît pas clair : « Il (sc. S.M.) avait été admis en 1769 par l'un des membres zélés du G. O. de France aux mystères de notre Ordre, et s'en était tellement pénétré, qu'à l'instant même qu'il a connu les véritables grades supérieurs ; qu'il a été à portée d'en démêler les rapports indirects et étroitement liés avec nos grades symboliques, il s'est exclusivement livré à son enthousiasme, a quitté le service, il y touchait au grade de capitaine dans un régiment d'infanterie, et le fruit qu'il a recueilli de ses travaux maçonniques a produit plusieurs ouvrages trop peu connus, et encore moins faciles à comprendre, à moins qu'on ne soit initié dans les mêmes mystères. » (*op. cit.*, p. 361).

Certes, S.M. a quitté le service pour suivre la carrière, mais en 1769, il était déjà maçon depuis un an au moins (en 1768 il est reçu Commandeur d'Orient), et, très probablement, depuis quatre ans (cf. *infra* !). Quant au « membre zélé du B. O. de France », qui, en 1769 était plutôt un futur « membre zélé » de cette future obédience, peut-être est-ce Bacon de la Chevalerie — lequel n'initia point S.M., mais fut en rapport avec lui comme ami et comme substitut (1767) du grand maître Martines de Pasqually. Au demeurant, la notice d'où a été tiré le passage qu'on vient de commenter, ne mérite sans doute pas, par son degré de véracité, une plus longue discussion. Elle cite en effet d'une manière erronée le *Tableau naturel* et attribue à S.M. la Suite (apocryphe) des *Erreurs et de la Vérité* (*op. cit.*, p. 362) ! C'est dire la qualité de son information.

② *Les grades symboliques*

En 1765, quelques jours après son arrivée dans le régiment de Foix-Infanterie, S.M. rencontre les Elus Coens Grainville et Champoléon. « Dans peu de jours, ajoute S.M. lui-même, on m'ouvrit toutes les portes que je pouvais désirer. » (*P.* N° 167). (A plusieurs reprises, S.M. souligne que toute sa carrière partit de là ; cf. par exemple, *P.* N° 903 et 1060).

J'avance l'hypothèse que cette phrase réfère à l'initiation maçonnique de S.M. au sein de la loge régimentaire « Josué ». Grainville lui-même atteste l'existence d'une loge régimentaire au Foix-Infanterie, vers l'époque où S.M. y arriva : « Nous avons un temple au régiment ; nous avons laissé se détacher les pierres insensiblement et nous ne les remplaçons pas. Concluez : à peine y trouverions-nous actuellement trois pierres jointes de plus de vingt-cinq que nous étions. » Lettre à Willermoz, en date du 13 juin 1768, *V.R.*, I, p. 146). Il est très probable que cette loge avait nom « Josué » (cf. A. Joly, *Un Mystique lyonnais et les mystères de la franc-maçonnerie*, Mâcon, Protat, 1939, p. 20 ; et forte confirmation dans l'étude du même auteur : « Les Diplômés coens de J.-B. Willermoz », *Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, II-III-IV (1960), p. 222). A noter que « Josué » ne figure sur aucun tableau des ateliers relevant de la Grande Loge de France (communi-

cation amicale de M. Alain Le Bihan); mais nombreuses étaient les loges qui ne relevaient alors d'aucune obédience...

S.M. reçut-il les trois grades bleus en une seule fois (comme l'usage en sera attesté plus tard chez les Coens par S.M. lui-même; cf. *Corr. W.*, 12 août 1771, p. 109. Nous l'ignorons, mais je ne le pense pas car, en 1765, l'Ordre des Elus Coens ne se tenait pas encore lui-même pour un Ordre autonome; il n'était qu'un système de hauts grades enté sur la maçonnerie bleue.

La loge « Josué » travaillait-elle au rite français — ce qui, dans quelque mesure, aiderait à comprendre l'affirmation de Willermoz discutée plus haut. Nous l'ignorons aussi.

③ Les grades du Porche.

Quand S.M. reçut-il, après les trois degrés symboliques, les grades spécifiquement coens de la classe du Porche: Apprenti coen, Compagnon coen, Maître coen. Nous ne le savons pas. Tout ce que nous savons, de source sûre — par S.M. lui-même — c'est ceci: les trois grades du Porche, écrit le théosophe, « je les ai reçus tous trois à la fois, mais je ne sais si cela vaut mieux. C'est le Maître de Balzac qui me les conféra ». (*Corr. W.*, p. 109; lettre du 12 août 1771). Pour fixer la date de cette initiation, il serait très utile de savoir précisément qui était le Maître de Balzac. Or, nous pouvons lire son patronyme et son toponyme au bas du diplôme de Réau-Croix de Willermoz, et nous savons ainsi qu'il s'appelait « N. de Baudry chevalier de Balzac » (cf. Alice Joly, « Les diplômes coens de J.-B. Willermoz », *Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, I-III-IV (1960), p. 219). Mais des recherches minutieuses ne m'ont pas encore permis d'obtenir aucun autre renseigne-

N.B. — Selon Papus, S.M. n'aurait pas été initié (aux grades bleus? aux grades du Porche?) avant le dernier trimestre de 1768. (*Saint-Martin, op. cit.*, pp. 7-8). Papus tire sa preuve des lettres de MP à Willermoz. Il relève que S.M., au mois d'août 1768, y est qualifié « Monsieur », et que le 2 octobre de la même année, il y est appelé « Maître ». Mais deux observations s'imposent.

a) Vérification faite sur les originaux, M.P. parle bien, le 13 août 1768 de « Mr de Snt Martin » dont il attend l'arrivée prochaine (B.M. Lyon, Ms 5.471 (5), p. 4). Le 2 octobre, contrairement à ce qu'écrit Papus, M.P. annonce l'arrivée de « Mr de Snt Martin » (B.M. Lyon, Ms 5.471 (10), p. 3). Mais le 25 novembre, M.P. écrit: « le Vble mtre de Snt Martin » (B.M. Lyon, Ms 5.471 (11), p. 3).

b) De cette différence dans la qualification, je ne crois pas qu'on puisse tirer aucune conclusion certaine quant à la date où S.M. fut initié. D'abord, il me paraît bien, au vu des textes précédemment invoqués, (cf. *supra*) que S.M. fut reçu Coen peu après son arrivée au régiment. Ensuite, il arrive que M.P. nomme « Monsieur » un personnage dont la qualité coen est incontestable. Ainsi, le 2 septembre 1768, il allègue « Mr Rogé et deux autres de nos frères de Versailles » (B.M. Lyon, Ms 5.471 (6), p. 3). Et, dans la lettre du 31 janvier 1769, on trouve cité « Mr de Brulle garde du Roi notre Emule » (B.M. Lyon, Ms 5.471 (12), p. 3). Mieux encore — ou pis — la même lettre, à quelques lignes d'intervalle, réfère deux fois au « Mtre Dobenton » (p. 2 et p. 3) et une fois « Mr Daubenton » (p. 3). Ce ne sont qu'exem-

plément sur ce personnage qui est mentionné de-ci, de-là par M.P. et ses disciples, et qui, contrairement à l'opinion maintenant exprimée dans la littérature, ne fut jamais officier au régiment de Foix.

Provisoirement, je laisse donc la question en suspens. Mais nous pouvons au moins être sûrs que S.M. reçut les grades du Porche en une fois par Baudry de Balzac, à une date située entre l'été 1765 et l'hiver 1768. J'ajoute une hypothèse: cette initiation eut lieu en 1765 ou 1766 (1). En effet, S.M. souligne lui-même que tout a commencé pour lui — tout, c'est-à-dire sa vraie carrière à Bordeaux (cf. par exemple *P.* n° 145, n° 1.060; *Corr. K.* p. 15 et comp. *P.* n° 41). Or, je ne puis croire que l'initiation qui ouvrit à S.M. les portes de sa carrière ait été celle de la maçonnerie bleue.

N.B. — En toute hypothèse, Willermoz n'a pas initié S.M. dans l'Ordre des Coens, non plus que dans la maçonnerie bleue, ainsi qu'il s'était vanté auprès de J.-A. Pont de l'avoir fait (cf. *Supra*). La première correspondance de S.M. avec Willermoz est une correspondance écrite; elle fut inaugurée par une lettre du 4 mars 1771, où S.M. accompagne sa signature du titre « Commandeur d'Orient » (*Corr. W.*, p. 83).

④ Commandeur d'Orient

« Nous vous faisons part que le R° M° de St-Martin, officier au Régiment, vient d'être reçu Commandeur d'Orient par nous. »

Cette annonce est faite par Grainville, capitaine au régiment de Foix, dans une lettre à Willermoz, contresignée par M.P., en date du 15 décembre 1768 (*ap. V.R.*, I, 147). « Nous » doit s'entendre sans doute de M.P., de Grainville lui-même et de Balzac, qui étaient alors réunis à Bordeaux.

Grainville n'indique pas la date de l'initiation, mais on peut croire qu'il n'a pas tardé à annoncer la nouvelle à W., quoique sa lettre porte sur d'autres objets aussi. Surtout, M.P. entretenait, à la même époque, une correspondance régulière avec Willermoz, et dans cette correspondance, il ne souffle mot de l'« augmentation de salaire » accordée à S.M. C'est donc qu'il en avait laissé le soin à Grainville. Or, la lettre de MP à Willermoz précédant immédiatement celle de Grainville au même est datée du 25 novembre. Je suppose donc que S.M. fut fait Commandeur d'Orient entre le 25 novembre et le 15 décembre 1768 et vraisemblablement en un jour plus proche de la dernière date que de la première.

(1) Willermoz écrit à Turkheim, le 12 août 1821, que S.M. a été « reçu dans les hauts grades de l'Ordre [coen] » deux ans après lui-même (*VR.* I, p. 135). Mais je crois que par « hauts grades » il faut entendre ici « Commandeur d'Orient ». Or Willermoz fut créé Commandeur d'Orient en mai 1767 et S.M. en décembre 1768 (cf. *infra*). Un demi-siècle plus tard, Willermoz est bien excusable d'avoir évalué à deux ans les dix-neuf mois qui avaient séparé les deux initiations.

5 Réau-Croix.

Après l'initiation au grade de Commandeur d'Orient, venait normalement, dans la hiérarchie coen, l'ordination à la quatrième classe, celle des Réaux-Croix. Cette ordination, après que S.M. la reçut, c'est M.P. qui l'annonça lui-même à Willermoz, dans les termes suivants :

« Je vous fais pars de la nouvelle acquisition que nous avons faites dans nos C. [irconférences] vertueuses des Reaux + + + +. Après avoir passer et repasser nos Emulles de Snt Martin et de Seres par notre scrutin ordinaire et extraordinaire en consequence des ordres qui nous ont été donnés les avons reçus et ord. R.R. + + en cette consideration invitons sous peine de prevarication de reconnoitre nos susdits Emules pour tels qu'ils ont été proclamés dans le [Cercle] assurent que foi doit être ajoutée, en tout ce qu'ils professeront pour ou contre l'avantage de l'ordre, et de ses Emules pour cet effet leursavons de livré quatre [Circonférences] pour en faire l'usage qu'il conviendra selon leurs obligations a quoy ils persistent en cette consideration avons mis nos caracteres ordinaires. » (V.R., II, p. 159).

Cette lettre de M.P. à Willermoz, qui a presque la valeur d'un diplôme, est de Bordeaux, le 17 avril 1772. La lettre précédente du même au même est du 24 mars. (Il n'y a guère de risque que Willermoz ait égaré une lettre de M.P. !). L'ordination de Saint-Martin se situe donc chronologiquement entre le 24 mars et le 17 avril 1772. Mais le ton de la lettre nous suggère que la nouvelle dont elle est porteuse est très récente. D'autre part, il y a tout lieu de supposer que M.P. se soit hâté de communiquer à Willermoz une nouvelle si importante pour le progrès de l'Ordre. J'incline donc à croire que S.M. fut ordonné Réau-Croix à Bordeaux, le 16 ou le 17 avril 1772. J'ajoute que, peut-être, la cérémonie occupa trois jours, comme cela avait été le cas pour l'ordination de Willermoz (Cf. Alice Joly, *Un Mystique lyonnais et les mystères de la franc-maçonnerie*, Mâcon, Protat, 1938, p. 24.)

6 C.B.C.S.

Le 23 juillet 1773, les francs-maçons lyonnais, J.B. Willermoz en tête, signent une supplique au baron Charles de Hund, grand maître de la Stricte Observance Templière (S.O.T.), pour solliciter leur affiliation à ce régime. Parmi les signataires figure S.M. (Cf. Hiram, *Jean-Baptiste Willermoz et le Rite Templier à l'O. de Lyon*, t. I, Paris, Fédération Nationale Catholique, 1935, p. 212.)

Ce fut « une acceptation sans lendemain » (Alice Joly, *Un mystique lyonnais et les secrets de la franc-maçonnerie*, Mâcon, Protat, 1938, p. 60).

Quand la S.O.T. s'implante en France, par la création à Lyon, d'une loge symbolique et d'un chapitre provincial (1774), S.M. part pour l'Italie (cf., *infra*). Pressé plus tard par Willermoz, il explique à celui-ci les raisons de son hostilité (*Corr. W.*, pp. 127-136 ; lettre du 31 juillet 1775).

Hund meurt et Brunswick lui succède (1777). Le Convent des Gaules se réunit (1778) et, dans plusieurs Directoires, la S.O.T. devient l'Ordre des Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte (C.B.C.S.). Le Convent de Wilhelmsbad entérine (pour parler très gros) la réforme willermozienne et l'applique à l'ensemble des provinces du régime rectifié (1782). Une nouvelle fois, S.M. refuse son adhésion (*Corr. W.*, pp. 161-166 ; lettre du 10 février 1783).

Mais Willermoz, en 1785, suivant les instructions de l'Agent Inconnu, fonde la Société des Initiés (cf. *infra*), où ne peuvent entrer que des C.B.C.S. Et l'Agent appelle S.M... Celui-ci, « soumis plutôt que convaincu » (A. Joly, *op. cit.*, p. 282 ; cf. P. 106), est affilié à la loge symbolique « La Bienfaisance », et reçoit les hauts grades du régime rectifié. Cette agrégation à l'Ordre des C.B.C.S. s'effectua-t-elle par une initiation rituelle, ou par une simple formalité administrative ? Je l'ignore.

Mais ce qui est sûr, c'est que sur le *Tableau pour l'année 1786 des dignitaires, officiers et membres composant le chapitre de la Préfecture de Lyon dans la II^e Province de l'Ordre des Maçons réunis et rectifiés, dite d'Auvergne* (B.M. Lyon, MS 5.456, p. 5), S.M. figure comme l'un des deux chevaliers d'honneur de la Préfecture. On y apprend aussi son nom de membre de l'Ordre intérieur : « Eques Ludovicus a Leone sidero » ; on y voit ses armoiries : un lion d'or au corps démesurément allongé et la tête couronnée d'une étoile à cinq pointes, avec la devise : *Terrena reliquit*. (V.R. II, p. 56 ; le nom et les armes sont inspirés du blason nobiliaire de S.M. La devise est un souvenir de Londres, cf. P. n° 59).

Sur les tableaux de la loge « La Bienfaisance », figure également parmi les « Frères affiliés non résidents à Lyon », Saint-Martin « gentilhomme, à Paris », pourvu du titre : « Conseiller honoraire de la Régence de Lyon ». Cette mention apparaît pour la première fois sur le tableau de 1786 (cf. Papus, *Louis-Claude de Saint-Martin, op. cit.*, h.t. en tête de l'ouvrage, p. 3 de la reproduction photographique) et demeure inchangée jusqu'en 1790 inclusivement (cf. B.M. Lyon, MS 5.479, n° 9). Même, selon Vulliaud (*Les Rose-Croix Lyonnais, op. cit.*, p. 391), le nom de S.M. figure au tableau de 1791, qui manque à la B.M. de Lyon.

Mais, le 16 décembre 1789, S.M. écrit à Willermoz : « Je vous supplie de me faire savoir par un oui ou par un non si, sans tenir à la société maçonnique ni intérieure ni extérieure, je serais néanmoins apte à participer aux instructions secrètes de l'initiation (de l'Agent Inconnu), dans le cas où mes pas se dirigeraient vers votre bonne ville. Un article de votre lettre semblerait décider la question pour la négative, puisqu'il y est dit que je ne pouvais participer à l'initiation annexée au régime rectifié qu'autant que je serais préalablement membre d'une loge symbolique du régime. » (*Corr. W.*, p. 206).

Willermoz ne répondit pas. Aussi, le 4 juillet 1790, S.M. écrit à Antoine Willermoz, frère de Jean-Baptiste, ceci : « Dites aussi s'il vous plait au cher frère aîné que j'attendais de lui une réponse qui n'aurait

pas été bien longue ; que, ne la voyant pas venir, je peux présumer d'avance de quelle nature elle serait, ce qui me détermine à prendre mon parti ; qu'en conséquence, je le prie de présenter et de faire admettre ma démission de ma place dans l'ordre intérieur, et de vouloir bien me faire rayer de tous les registres et listes maçonniques où j'ai pu être inscrit depuis 85, mes occupations ne me permettant pas de suivre désormais cette carrière.

« Je ne le fatiguerai pas par un plus ample détail des raisons qui me déterminent. Il sait bien qu'en ôtant mon nom de dessus des registres, il ne se fera aucun tort, puisque je ne lui suis bon à rien. Il sait d'ailleurs que mon esprit n'y a jamais été inscrit. Or, ce n'est pas être liés que de ne l'être qu'en figure. Nous le serons toujours, je l'espère, comme Cohens ; nous le serons même par l'initiation, si toutefois ma démission n'y met pas d'obstacle ; car, alors, je ferai même le sacrifice de l'initiation, attendu que tout le régime maçonnique devient pour moi chaque jour plus incompatible avec ma manière d'être et la simplicité de ma marche. » (*Corr. W.*, pp. 207-208).

N.B. — J.B. Willermoz a fourni des conditions où S.M. entra dans le Régime rectifié, une version très fautive (cf. *supra*).

⑦ S.M. et les Philalèthes.

A en croire un rapport de Savalette de Langes, S.M. sollicita, en 1782, son admission dans la XII^e classe des Philalèthes. La demande, si elle fut vraiment formulée, n'eut pas de suite, peut-être en raison des querelles sourdes qui opposèrent, au convent de Wilhelmsbad, Willermoz à Chefdebiens, agent des Philalèthes. (Ces indications proviennent d'une amicale et généreuse communication de M. Alain Le Bihan, qui a découvert des documents inédits intéressant le régime des Philalèthes. Cf. de cet auteur, *Le Grand Orient et la franc-maçonnerie à la fin du XVIII^e siècle*, à paraître.)

Néanmoins, S.M. fut invité au convent des Philalèthes (cf. liste des invités, ap. Thory, *Acta Latomorum*, Paris, Dufart, 1815, t. II, p. 96, où son nom est inscrit).

Le 18 septembre 1784, se tint la cinquième séance de la « Commission nommée par la XII^e classe de la loge « Les Amis réunis », pour la convocation, les suites et les travaux d'un Convent convoqué à Paris. Savalette de Langes y annonça qu'il avait lui-même remis la circulaire d'invitation à plusieurs frères, dont le Frère de Saint-Martin (cf. documents originaux publiés dans *Le Monde maçonnique*, t. XIV (18xxx), p. 95). Mais, le samedi 15 janvier 1785, au cours de la quinzième séance de la commission préparatoire, on donna lecture d'une lettre du F. de Saint-Martin qui refuse » (*ibid.*, p. 110). S.M. confirme d'ailleurs à Willermoz : « Je n'y mettrai pas les pieds (au Convent). Ce sera le festin de l'Evangile, à cela près que le principal hôte, le Christ, n'y sera pas. Car, si on croyait en lui, on ne se rassemblerait pas pour chercher à qui l'on doit croire. » (*Corr. W.*, p. 176 ; lettre du 25 janvier 1785).

Une deuxième circulaire fut envoyée à S.M., tandis que l'Elu Coen Pontcarré, mandaté par Savalette, lui adressait « une lettre le priant d'assister à l'examen de Cagliostro ». (« Nouvelle notice historique... » ap. Franz von Baader, *Les Enseignements secrets de Martines de Pasqually*, Paris, Chacornac, 1900, p. CXLVIII). A ces relances, le théosophe opposa un nouveau refus, et, le samedi 3 février 1785, une nouvelle lettre de S.M. fut lue aux membres du convent, assemblés en leur sixième séance. (*Le Monde maçonnique*, loc. cit., p. 177). (1)

SAINT-MARTIN ADEPTE DE SOCIÉTÉS PARAMAÇONNIQUES

① Société de l'Harmonie

Le 4 février 1784, S.M. fut admis dans la Société de l'Harmonie, fondée la même année par le Dr. F.-A. Mesmer, afin de favoriser l'enseignement et l'exercice du magnétisme animal, selon les principes et les règles originaux. Il paraît qu'il en fut dégoûté après peu de mois. Sur toute cette affaire, cf. exposé et documents ap. Robert Amadou, *Trésor martiniste I*, Editions traditionnelles, 1965.

② La Société des Initiés

Le 10 avril 1785, sur l'ordre de l'Agent Inconnu, Willermoz fonde la « Société des Initiés ». (Sur toute l'affaire, cf. Alice Joly « Jean-Baptiste Willermoz et l'Agent Inconnu des Initiés de Lyon », ap. Amadou et Joly, *De l'Agent Inconnu au Philosophe Inconnu*, Paris, Denoël, 1962, pp. 9-154.) Le même mois, il transmet à S.M. un appel conditionnel pour entrer dans la société. S.M. accepte toutes conditions (*Corr. W.*, pp. 180-183 ; lettre du 29 avril 1785). Parmi les conditions préalables à l'entrée dans ladite société, et rappelées à S.M. figurait l'adhésion aux C.B.C.S. Cf. *supra*. A un second appel de Willermoz, inconditionnel celui-là, S.M. répond avec enthousiasme (*Corr. W.*, pp. 183-187 ; lettre du 13 mai).

En juillet 1785, S.M., à Lyon, est reçu dans la *Société des Initiés*. Quels étaient les rites de l'Initiation ? Nous l'ignorons tout à fait. En 1790, quand S.M. démissionne de la Bienfaisance, il manifeste le désir de ne pas rompre avec l'Initiation (cf. *supra*). Mais Willermoz ne répondit pas.

③ Société Philanthropique

S.M. fut membre fondateur de la Société philanthropique, en 1780, avec Savalette de Langes, le vicomte de Tavannes, le Camus de Pontcarré, Blin de Sainmore, V. Girard et le Dr Jeanroi.

(1) Noter que le Dr Stark, en refusant de participer au convent, « conseilla aux chercheurs français, vraiment philalèthes, de donner leur confiance aux FF. de Willermoz (*sic*) et de Saint-Martin. » (*Le Monde maçonnique*, t. XIV, p. 730).

Dans la liste des sept membres fondateurs, S.M. vient au cinquième rang d'ancienneté. Cf. tous les annuaires de la S. Ph. jusqu'en 1793.

En 1784 et en 1785, S.M. est membre du Comité. Cf. *infra*.

En 1785, à ce titre, il a trois adjoints « pour les paroisses Saint-André-des-Arts, Saint-Séverin, Saint-Benoît, et Saint-Nicolas-du-Char-donnet : MM. d'Hérouville, Boudeau, Clousier ». (*Tableau des membres de la Maison philanthropique (sic)*, s.l.n.d. (Paris, 1785), p. 4, où il est aussi précisé qu'il était membre du Comité en 1784). A la même date, il est domicilié, 72, rue de Seine, au faubourg Saint-Germain (*ibid.*, p. 8). En 1786, S.M. quitte le Comité où il ne rentrera plus ; il est toujours domicilié rue de Seine. (*Calendrier philanthropique (sic) Année 1786. A Paris*, p. 2.) En 1787, l'adresse de S.M. devient : boulevard de la Madeleine (*Calendrier philanthropique (sic). Année 1787. A Paris*, p. 2).

En 1788, le *Calendrier philanthropique. Année 1788. A Paris*, comprend une liste des officiers et une liste des membres du comité. S.M. ne figure ni dans l'une ni dans l'autre liste. Mais il n'y a pas de liste de membres, où tout laisse croire qu'on lirait le nom de S.M.

En 1789, l'adresse de S.M. est : rue de Richelieu, n° 21 (*Calendrier philanthropique (sic). Année 1789. A Paris, imprimé par M. Clousier...*, p. 113).

En 1790, mêmes indications que l'année précédente. (*Calendrier philanthropique. Année 1790. A Paris, imprimé par M. Clousier...*, p. 107.)

En 1791, liste des officiers et liste des membres du comité — où S.M. ne figure pas. Pas de liste des membres. (Cf. *Calendrier philanthropique. Année 1791. A Paris, imprimé par M. Clousier...*).

En 1792, voici un épisode dont la nature m'échappe, allégué par S.M. dans les termes suivants : « Plusieurs fois dans ma vie, j'ai dit que je remerciais Dieu de deux choses : la première de ce qu'il y avait des chefs ; la seconde de ce que je ne l'étais pas. Je me suis confirmé plus que jamais dans ce sentiment le vendredi 3 février 1792, comme député de la Société philanthropique du Roi. » (*P.* n° 30).

En 1793, S.M. (qui perd sa particule) habite toujours rue de Richelieu (*Maison philanthropique de Paris établie en 1780. Année 1793. A Paris, de l'imprimerie de M. Clousier...*, p. 92). Mais il porte le n° 4, selon l'ordre d'ancienneté, par suite de la disparition de Le Camus de Pontcarré. La S. Ph. disparaît dans la tourmente...

Elle se reforme sur de nouvelles bases doctrinales et administratives, et avec de nouveaux dirigeants. Elle publiera désormais des *Rapports et comptes-rendus du Comité central d'administration des soupes économiques de Paris*. Dans le premier de ces volumes (an X, publié en l'an XI, de l'imprimerie d'Everat), le nom de S.M. n'apparaît pas. Mais on le retrouve, et pour la dernière fois, dans le second volume (*Rapports de l'an XI, publié en l'an XII-1804, de l'imprimerie d'Everat ; cf. p. 49*). « Saint-Martin (de), rue Saint-Florentin, n° 668 » y est cité comme ayant fait don à la S. Ph. de 50 livres et 12 sols.

N.-B. — Quoique la S. Ph. sous l'Ancien régime ait été simple société de bienfaisance, une inspiration maçonnique l'anima. S.M. lui-même a situé la S. Ph. dans sa perspective, par les phrases suivantes : « Je le crois (Juliéna) dans une bonne ligne, parce qu'il est pieux, aimant, et que ses idées ont un caractère de vie qui prouve pour la bonté de la source d'où elles découlent. Je n'entreprends pas de le rallier à tous nos régiments ; il paraît, au moins pour un temps, devoir s'interdire toute association. C'est au point que même notre Société philanthropique qui est purement civile, il ne veut pas encore se permettre d'en être, quoiqu'il en ait bonne envie. ». (*Corr. W.*, pp. 193-194, 1^{er} décembre 1786).

*
**

ORDRE MARTINISTE.

Sur l'Ordre, ou plutôt les différents Ordres et rites « de Saint-Martin », nous ne dirons rien ici, non plus que sur les origines de l'Ordre martiniste et ses divers rameaux. Mais on trouvera une documentation sur ces problèmes dans notre étude consacrée à la *Tradition Martiniste* (à paraître aux éditions Jean Minard).





LE PANTACLE MARTINISTE

Tous les documents de l'ORDRE MARTINISTE comportent la figure reproduite ci-dessus. C'est le Pantacle universel, et il ne laisse pas d'intriguer fortement les profanes...

DIEU, le premier Principe de l'Univers est représenté par un CERCLE, symbole de l'Eternité. L'action de l'Eternité (passant de la Puissance, du pouvoir latent à l'ACTE) est symbolisée par la relation, par le rapport mystique du Centre à la Circonférence. C'est le RAYON projeté six fois autour du Cercle, ce qui produit l'HEXAGONE, emblématique des six périodes de la Création... Le POINT CENTRAL forme la septième période, celle du Repos.

C'est dans ces émanations créatrices (*éons*) que la NATURE évolue par ses deux grands courants d'Evolution (Triangle ascendant, blanc) et d'Involution (Triangle descendant, noir).

A remarquer que la NATURE, symbolisée par le « Sceau de Salomon » n'atteint pas DIEU mais seulement les forces créatrices émanées de Lui. Ainsi, du Centre de l'UNIVERS à DIEU lui-même (Cercle), la puissance de l'HOMME prend naissance, unissant les effets de la Divinité au fatalisme de la Nature, dans l'Unité de sa libre Volonté (le libre arbitre) symbolisée en un quaternaire (la CROIX). Cette Croix, image de l'Homme, unit le Centre de l'Univers (*âme humaine*) à DIEU lui-même.

Elle exprime l'opposition des forces deux à deux pour donner naissance à la *Quinte essence*. C'est l'image de l'action de l'Actif sur le Passif, de l'Esprit sur la Matière. La barre verticale symbolise l'Actif ; la barre horizontale représente le Passif.

Le TRIANGLE la pointe en Haut figure tout ce qui monte. Il est, plus particulièrement, le symbole du FEU, du Chaud. Celui dont la pointe est en Bas représente tout ce qui descend. Il est plus spécialement le symbole de l'EAU, de l'Humide.

L'union des deux triangles représente la combinaison du Chaud et de l'Humide, du Soleil et de la Lune ; elle symbolise le principe de toute création, la circulation de la VIE du Ciel à la Terre, et de la Terre au Ciel. Cette figure (« Sceau de Salomon ») fournit l'explication des paroles d'HERMES dans la TABLE D'EMERAUDE :

« Il monte de la Terre au Ciel et, derechef, il descend en terre et reçoit la force des choses supérieures et inférieures. »

Telle est, conclut PAPUS à propos du Pantacle Martiniste, l'explication de la figure la plus complètement synthétique que le génie de l'Homme ait jamais découverte. Elle révèle tous les mystères de la Nature ; elle est vraie aussi bien en Physique qu'en Métaphysique, dans les Sciences naturelles qu'en Théologie. C'est le Sceau qui unit la Raison à la Foi, le Matérialisme au Spiritualisme, la Religion à la Science.



Quant au Sceau de Salomon, ou étoile à six pointes qui fait partie intégrante du pantacle martiniste il est expliqué comme suit :

Le Sceau de Salomon représente l'Univers et ses deux Ternaires, Dieu et la Nature. Pour cette raison il est appelé le « Signe du Macrocosme » ou « Grand Monde », par opposition à l'Etoile à cinq pointes, qui est le signe du « Microcosme » ou « Petit Monde » ou « Homme ». Il est composé de deux triangles. Celui dont le sommet est au-dessus représente tout ce qui monte ; il symbolise le Feu et la Chaleur ; psychiquement, il correspond aux aspirations de l'Homme vers son Créateur ; matériellement il représente l'évolution des forces physiques, du Centre de la Terre au Centre de notre Système planétaire, le Soleil. En un mot, il exprime le retour naturel des forces morales et physiques, du Principe dont elles émanent. Le triangle dont la pointe est en bas représente tout ce qui descend ; c'est le symbole hermétique de l'Eau et de l'Humidité. Dans le monde spirituel, il symbolise l'action de la Divinité sur ses Créatures ; dans le Monde physique, il représente le courant d'involution partant du Soleil, centre de notre Système planétaire, et allant au Centre de la Terre. Combinés, ces deux triangles expriment non seulement la Loi de l'Equilibre, mais encore l'Activité éternelle de Dieu et de l'Univers ; ils représentent le Mouvement perpétuel, la Génération et la Régénération incessante par l'eau et par le feu, c'est-à-dire par la « Putréfaction » — terme usité jadis à la place du mot plus scientifique de « Fermentation ». Le Sceau de Salomon est donc l'image parfaite de la Création, et, selon Papus et Téder, c'est avec cette signification que Louis-Claude de Saint-Martin l'a enfermé dans son Pantacle universel.



Et voici, pour parfaire la documentation des lecteurs de l'INITIATION, un extrait du beau livre de Louis-Claude de SAINT-MARTIN

sur les Nombres (chap. XVII), texte relatif au pantacle choisi ultérieurement par le docteur Gérard ENCAUSSE (« PAPUS ») quand il créa l'Ordre Martiniste (1888-1841) :

« Le cercle naturel s'est formé différemment du cercle artificiel des géomètres. Le centre a appelé le triangle supérieur et le triangle inférieur qui, se réactionnant mutuellement, ont manifesté la vie. C'est alors que l'homme quaternaire a paru. Il serait de toute impossibilité de trouver ce quaternaire dans le cercle sans employer des lignes perdues et superflues, si l'on se bornait à la méthode des géomètres. La nature ne perd rien : elle coordonne toutes les parties de ses ouvrages les unes pour les autres. Aussi, dans le cercle régulièrement tracé par elle, on voit que les deux triangles, en s'unissant, déterminent l'émancipation de l'homme dans l'univers et sa place en aspect du centre divin ; on voit que la lumière ne reçoit la vie que par des reflets jaillissant de l'opposition que le vrai éprouve de la part du faux, la lumière de la part des ténèbres et que la vie de cette matière dépend toujours de deux actions ; on voit que le quaternaire de l'homme embrasse les six régions de l'univers, et que ces régions étant liées deux par deux, la puissance de l'homme exerce un triple quaternaire dans ce séjour de sa gloire.

C'est ici que se manifestent les lois de cette superbe connaissance dont les Chinois nous ont laissé des traces, je veux dire la connaissance du keou-kou. L'homme, en prévariquant à l'incitation des coupables, s'est éloigné de ce centre divin en aspect duquel il avait été placé ; mais quoiqu'il en soit éloigné, ce centre est resté à sa place, puisque nulle force ne peut ébranler ce trône redoutable. Lors donc que l'homme a abandonné ce poste glorieux, c'est la Divinité même qui se trouve prête à le remplacer et qui opère pour lui dans l'univers cette même puissance dont il s'est laissé dépouiller par son crime. Mais dès qu'elle vient prendre la place de l'homme, elle se revêt des mêmes couleurs attachées aux régions matérielles où il était établi primitivement, puisque l'on ne peut se montrer dans le centre de ce cercle sans se placer au milieu de toutes ces régions.

Voilà ce que l'étude du cercle naturel peut apprendre à des yeux intelligents. La figure tracée, quoique imparfaitement, est plus que suffisante pour mettre sur la voie. »

VOIE CARDIAQUE ET DOCTRINES ORIENTALES

Le Mahatma GANDHI, analysant l'homme et sa quête de la vérité, écrivait : « En réalité, il y a autant de religions que d'hommes ». Mais, pour bien comprendre la métaphysique orientale, il faut compléter cette réflexion par cette phrase d'un des plus grands sages hindous : « Les religions diffèrent dans leur apparence, mais non pas dans leur essence. Quel que soit le sentier que vous preniez, il vous amènera toujours pour finir, en Sa présence (celle de Dieu) : c'est la suprême conclusion. ». Cette constatation est due à RAMAKRISHNA, le fondateur de l'Ordre qui porte son nom et qui, sous une discipline rigoureuse et exigeante, offre la rare particularité d'accueillir indifféremment dans son sein des membres de toutes les religions, chacun conservant son culte et ses croyances dans une vaste compréhension de l'Unité du but. Ces chercheurs célèbres Noël et Pâques avec autant de ferveur et de joie que l'anniversaire de Krishna et ils étudient la Bible avec autant de profondeur et de respect que la Bhagavad-Gîtâ.

L'unité fondamentale de toutes les religions et de tous les courants philosophiques est pour les sages hindous une évidence. Une connaissance plus approfondie des traditions orientales ne peut qu'être fructueuse pour les Occidentaux. Elle sera génératrice de plus d'estime et de plus d'amour, donc d'une vie divine plus intense et d'une réalisation plus vive. Le dynamique élan cardiaque du véritable Martiniste doit le propulser au devant de ces maîtres issus d'une tradition différente de la nôtre. Pour faciliter ce rapprochement, je vous propose de nous occuper ici, en priorité, de ceux d'entre eux qui ont eu un élan similaire vers nous et qui se tournent vers la tradition chrétienne non seulement pour l'admirer et en bénéficier mais aussi pour trouver en elle une raison supplémentaire d'adorer l'UNITE qui relie, par le Sommet, tous ces grands courants.

Pour entreprendre un tel pèlerinage du cœur, il est capital de se placer dans l'état d'esprit nécessaire. Je sais que, lorsqu'il est sincère, l'élan cardiaque ne trompe jamais, mais je crois bon cependant, au seuil de ce modeste travail, de vous répéter ici les conseils qu'un grand sage hindou Sri YUKTESWAR donnait à son disciple YOGANANDA partant remplir en Occident une mission d'amour et d'unitarisme essentiel ; il lui disait : « Oublie que tu es né Hindou, mais n'en deviens pas Américain pour cela ; prends ce qu'il y a de meilleur dans les deux races. Reste toujours ce que tu es : un enfant de Dieu. Cherche à fusionner en toi ce qu'il y a de plus parfait chez ton prochain, de quelque race qu'il soit. »

La mémoire humaine est si courte que le temps nous semble lointain où les Occidentaux considéraient les Hindous comme des païens ou des animistes. Jean HERBERT rappelle que jusqu'en 1939, il ne

pouvait faire une conférence en province sur le sujet sans s'entendre opposer par un contradicteur des plus sérieux que « la religion de GANDHI, c'est le culte de la vache ». Heureusement, en un quart de siècle, les choses ont bien changé. On se connaît mieux. Les efforts de la Société Théosophique y sont pour beaucoup, ainsi que l'œuvre si personnelle de KRISHNAMURTI. Mais, la théosophie n'est pas l'hindouisme et KRISHNAMURTI est trop exceptionnel pour être représentatif de la tradition orientale. Nous devons donc nous pencher attentivement sur le problème pour découvrir les liens récents qui tendent à s'établir entre les traditions hindoue et christique. Grâce aux œuvres de Romain ROLLAND et d'écrivains comme Lanza DEL VASTO ou Jean HERBERT, beaucoup d'Occidentaux étudient l'orientalisme. Mais, dans le même temps, des Hindous se tournent vers le Christ, cherchent comme nous à étayer les deux traditions l'une par l'autre et tendent ainsi à susciter davantage d'Amour dans les cœurs. C'est d'eux que nous allons nous entretenir maintenant.

Depuis le début du XIX^e siècle, un courant se dessine parmi les sages orientaux, au sein duquel l'enseignement du Christ est placé sur un plan d'égalité avec les enseignements de leurs différentes traditions. Le premier, vers 1826, le grand apôtre hindou de l'unitarisme RAM MOHUN ROY, publia, d'après les Évangiles : « Les préceptes de Jésus, Guide vers la paix et le bonheur ». Il fonda une association unitarienne, « la maison de Dieu », consacrée au culte du seul être éternel sans second. Cette maison de Dieu fut un lien de prière universel, ouvert à tous les hommes, sans distinction de couleur, de caste, de nation et de religion. Ce fut là, pour l'époque, un des précurseurs les plus magistraux de l'oecuménisme. Ce grand pionnier dont on ignore trop le nom eut deux disciples d'envergure, les deux TAGORE : DVARKANATH et DEVENDRANATH qui furent respectivement le grand-père et le père du grand poète RABINDRANATH TAGORE qui immortalisa le nom de cette dynastie de penseurs et d'artistes hindous. Après eux, le 4^e leader de la Maison de Dieu fut incontestablement le plus important : j'ai nommé KESHAB CHUNDER SEN dont on a pu dire qu'il a fait disparaître de l'Inde l'aversion envers le Christ. Formé dès son jeune âge dans l'esprit des enseignements de St-Jean Baptiste, de Jésus-Christ et de Saint-Paul, il révéla avec avidité à ses contemporains la morale christique et les deux grands principes chrétiens du pardon et du sacrifice de soi. A la veille de sa mort, son célèbre « Message de l'Asie à l'Europe » fut un véritable appel à l'Eglise Oecuménique Universelle et, dans son esprit, cette Eglise était chrétienne : l'Asie y disait à l'Europe : « Sœur ! Soyons une en Christ !... « Tout ce qui est bon, vrai et beau, tout ce qui est saint, est de « CHRIST !... ». Bien entendu, tous ces premiers bras hindous tendus vers la tradition occidentale, suscitèrent de très violentes réactions. Ils furent honnis par tous les zéloteurs sectaires des cultes organisés, ils furent reniés et chassés par leurs familles ; le successeur de CDUNDER SEN, DAYANANDA fut même empoisonné par des fanatiques. Néanmoins, la graine était plantée, il ne lui restait plus qu'à germer ; l'ordre des Swamis la cultiva avec Amour et en Silence ; et le premier rameau bien vert qui se tendit vers l'Occident fut la *Self Realization Fellowship*

du SWAMI PARAMHANSA YOGANANDA que je voudrais bien parvenir à vous faire un peu connaître et aimer.

D'une manière générale, pour les Hindous l'enseignement donné par Jésus et par ses disciples constitue l'une des voies pour le développement de l'esprit. Tous les Orientaux qui l'ont étudiée à fond admettent sans difficulté qu'elle peut conduire aux sommets les plus élevés. Il en est d'ailleurs de même à leur avis, pour toutes les grandes religions. Ils ajoutent même malicieusement, à l'occasion, que JESUS étant un Asiatique, ils sont particulièrement bien placés pour le comprendre. Reconnaissons, en toute justice, que lorsqu'ils se mêlent de le comprendre, ils ne le font pas à moitié. Pourquoi ? Parce qu'ils ne s'attardent pas à la lettre qui tue, mais qu'ils s'efforcent d'en aspirer la substantifique moelle et d'en réaliser l'esprit dans la vie quotidienne.

Appelons les choses par leur nom : c'est cela la véritable Voie Cardiaque : ce n'est pas de la Rhétorique, c'est de l'Amour en action, et le Swami YOGANANDA écrivait : « La véritable Société des Nations, « naturelle et anonyme, sera celle des cœurs humains. L'amour du « prochain, l'entraide — baumes destinés à panser les plaies de l'humanité — ne peuvent naître de spéculations intellectuelles tablant sur « la diversité des hommes, mais de la conscience d'une sublime unité « entre tous les esprits, en DIEU. »

Qui était donc ce grand amant de la race humaine, cet infatigable chercheur si avide de ramener à leur Père les orphelins aveugles, les « brebis égarées » que nous sommes plus ou moins ?

YOGANANDA, de son véritable nom MUKUNDA LAL GHOSH, est né le 5 janvier 1893, à Gorackpur, ville du nord-est de l'Inde. Il est le second fils et le quatrième enfant d'une famille Bengali nombreuse (ils étaient huit frères et sœurs), mais unie et aimante. Sa jeunesse se déroule dans un milieu vertueux, serein et digne. Sa mère éleva tous ses enfants dans l'esprit des écritures sacrées. Son père, mathématicien et logicien de valeur, était vice-président de la Compagnie de Chemins de fer du Bengale-Nagpur. Le jeune MUKUNDA fut atteint à huit ans du terrible choléra asiatique et en fut miraculeusement guéri par les prières de sa mère et l'intercession de LAHIRI MAHASAYA, ou si vous préférez le maître ou l'initiateur de ses parents.

Remarquons en passant à quel point il est fréquent de découvrir dans la vie des grands sages ou des saints, une guérison miraculeuse dans le courant de leurs premières années. Tout enfant, MUKUNDA se sentait attiré vers la mystique et la spiritualité. Il fit plusieurs fugues pour se rendre en pèlerinage vers l'Himalaya et les hauts lieux spirituels de l'Inde.

C'est au cours d'un voyage à Bénarès qu'il rencontra celui qui allait marquer toute sa vie et toute son œuvre, son Maître, son Guru, Sri YUKTESWAR, et le premier précepte que celui-ci lui apporta fut celui de la voie cardiaque dont il donna au futur YOGANANDA cette prestigieuse définition : L'amour ordinaire est égoïste et prend racine dans « les désirs et les satisfactions. L'Amour Divin, inconditionnel, est sans « limites, sans changement. Le flux du cœur humain se transmue à « jamais au contact de cet amour. ». Ce n'est pas autre chose que le

« Attirez-moi, nous courrons ! » du Cantique des Cantiques. La voie cardiaque est donc la prise de conscience du tout-puissant Amour Divin présent en nous. Aux yeux des Orientaux, c'est un yoga.

Ouvrant ici une courte parentèse, je crois nécessaire de vous préciser ce qu'est réellement un yoga. En effet, dans l'ignorance des Français pour les mots étrangers, le sens exact de ce terme est très souvent déformé. Prendre le yoga pour une technique de respirer ou de gymnastique adoptant des positions étonnantes est tout aussi élémentaire que de borner notre connaissance de l'enseignement du Christ à quelques genuflexions ou aux balbutiements rythmés des litanies. Le « Yoga », c'est « l'union avec l'infini », c'est donc tout ce qui relie, c'est LA RELIGION dans son sens le plus noble. Un orfèvre en la matière, le Swami VIVEKANANDA fait dériver le mot « yoga » de la même racine que le mot anglais « yoke » (le joug), pris dans le sens de joindre. Le Yoga est donc l'union avec l'Esprit UN et les moyens d'y parvenir, c'est un état confondu dans une science. Des méthodes spirituelles basées sur une psycho-physiologie millénaire étaient et sont toujours pratiquées par les Sages Hindous, les Rishis. Ces méthodes sont innombrables et chacune porte un nom bien caractéristique. L'orientaliste Jean HERBERT, paraphrasant la pensée de Gandhi que je vous citais au début de ce travail, écrit : « qu'il y a autant de yogas que d'individus ».

La voie cardiaque lorsqu'elle est bien comprise permet d'apaiser progressivement le tumulte des sens et d'accéder à la conscience cosmique. C'est le yoga de l'Amour, le yoga selon Saint Jean. Vous verrez par la suite comme il peut mener au Kriya Yoga du Swami YOGANANDA. Mais... fermons la parenthèse, et revenons à la vie du jeune MUKUNDA.

Il vient de rencontrer son Guru et, tout en poursuivant tant bien que mal ses études universitaires, il va suivre pendant des années l'enseignement de Sri YUKTESWAR. Il n'ira pratiquement jamais aux cours de l'université de Calcutta, mais sa totale conscience de la présence de la Toute-Puissance Divine en lui lui permettra toujours de passer victorieusement tous ses examens.

Tant que dura sa préparation spirituelle, il voyagea énormément dans son pays natal et se rendit en pèlerinage dans presque tous les lieux saints des Indes. Il y rencontre un nombre important de Sages et de saints hommes ; et c'est une des raisons pour lesquelles son « Autobiographie d'un yogi », son œuvre maîtresse, est en même temps un document historique et documentaire de très haute valeur et un manuel pratique étonnamment précieux pour l'homme de désir en quête de l'épanouissement de l'Esprit qui est en lui. Ce livre, que certains considèrent comme une véritable bible des temps modernes, permet de suivre pas à pas la formation spirituelle, sociale et humaine d'un des plus grands sages de notre siècle. Nous verrons plus loin qu'il est mort en odeur de sainteté. Mais, revenons à sa vie.

C'est à la veille de la première grande conflagration mondiale, en juillet 1914, que son Maître le reçut et le consacra dans l'ordre des Swamis. Cette consécration comporte une épreuve du feu où l'on procède à des rites funèbres symboliques, selon des traditions très proches

de celles que nous connaissons. C'est au cours de cette cérémonie qu'il abandonna son nom de famille pour prendre le nom ésotérique de YOGANANDA qui allait rester attaché à sa personne et à sa mémoire et qui signifie : « Béatitude acquise par l'intermédiaire de l'union divine ». L'ordre des Swamis remonte, par initiations directes ininterrompues au grand Maître Hindou SHANKARA, l'auteur des BRAHMA SUTRAS qui vécut de 510 à 478 avant J.C. Vous constaterez que, tout comme Notre Seigneur, il vécut 33 ans. Les Swamis sont des moines initiés qui font le triple vœu de *pauvreté*, de *chasteté*, et d'*obéissance*. Cet ordre des Swamis se subdivise en dix branches, l'initié appartenant automatiquement à la branche de son initiateur. Les principales de ces dix branches sont GIRI (Montagne), SAGAR (Mer), BHARATI (Terre), ARANYA (Forêt), PURI (Etendue), TIRTHA (Lieu de pèlerinage), SARASVATI (Sagesse de la nature), etc... Elles correspondent aux diverses voies par lesquelles le disciple acquiert l'harmonie avec la nature dans son immensité. Le Swami ignore tous les préjugés, il est rempli d'un idéal de fraternité humaine, il doit vivre en communion permanente avec le « JE SUIS » ; le Swami est dans le monde, tout en n'étant pas du monde.

YOGANANDA était donc à la fois un Swami et un Yogi. Vous savez certainement que tous les yogis ne sont pas des Swamis, mais vous pourriez croire que tous les Swamis sont des yogis, ce qui est loin de toujours correspondre à la réalité. Je vous ai déjà défini le Yoga ; un de ses promoteurs PATANJALI, qui vivait deux siècles avant J.C., précise que c'est une discipline scientifique visant à contrôler les fluctuations des états d'âme. Le Yoga n'est que l'un des six systèmes orthodoxes de la philosophie hindoue (*Sankhya*, *Yoga*, *Vedanta*, *Mimamsa*, *Nyaya* et *Vaisesika*) qui, tous, contiennent non seulement des connaissances théoriques, mais aussi pratiques. Outre l'ontologie, qui est leur base commune, ils énoncent six disciplines précises visant la suppression de la souffrance et la conquête du bonheur éternel. Je n'ai ni le temps ni la science nécessaires pour m'attarder ici à vous en parler, sachez seulement qu'ils ont un point commun, entre eux d'abord, et aussi avec nos traditions spirituelles occidentales : l'homme ne peut atteindre à sa libération que par la connaissance de l'Ultime Réalité, par l'Union Finale avec Dieu.

La clé de voûte de l'enseignement de YOGANANDA est le KIIYA YOGA, c'est-à-dire l'Union avec l'Infini par l'intermédiaire de certaines disciplines. Lorsque, dans son autobiographie, YOGANANDA parle du KRIYA YOGA, il montre que les grands Maîtres occidentaux, eux aussi, connaissaient et appliquaient cette discipline spirituelle ; il en voit l'illustration notamment dans le verset 31 du chapitre XV de l'Épître aux Corinthiens où Saint PAUL proclame : « Chaque jour, je suis exposé à la mort ; je l'atteste, frères, par la gloire, dont nous sommes le sujet, en Jésus-Christ, Notre Seigneur ! ». Comprenez qu'en puisant à chaque instant l'énergie vitale du corps, par la conscience qu'il a de la présence divine en lui, Saint Paul accède à l'éternelle béatitude, il triomphe de la mort, car il a conscience de mourir au monde illusoire et transitoire de l'apparence et d'ETRE, dans l'unique et éternelle félicité. La victoire sur la mort, c'est le triomphe

de Notre Seigneur : « Je suis la résurrection et la vie. » (Jean XI, 25), et c'est par là qu'il mérite le titre merveilleux que YOGANANDA lui a décerné de « PRINCE DES YOGIS ».

Avant de quitter les Indes, YOGANANDA y fonda une école dans laquelle sont jumelés les enseignements culturels et spirituels. Cette école, la YOGADA SAT SANGA existe encore à Ranchi et a même maintenant de nombreuses annexes et filiales dans toute l'Inde. Au sein de cette école il existe un service médical gratuit pour les pauvres dans lequel sont soignées annuellement quelque 18.000 personnes.

En 1920, le Swami YOGANANDA quitte son Inde natale pour se rendre à Boston en qualité de délégué de l'Inde au Congrès International des Religions. Toutes les difficultés matérielles et humaines se trouvèrent miraculeusement aplanies devant lui. N'oubliez pas qu'il avait fait vœu de pauvreté. D'autre part, il parlait insuffisamment l'Anglais pour prendre la parole en public dans cette langue. Mais l'influx nécessaire lui parvint sur le bateau même qui l'emmenait où il put improviser magistralement dans une langue qu'il possédait mal une conférence de plus de trois quarts d'heure sur « la lutte pour l'existence et comment la mener ».

Après le congrès de Boston, il resta aux Etats-Unis, où il put rapidement fonder l'équivalent de son école de Ranchi. Cette fondation occidentale devint la SELF REALIZATION FELLOWSHIP qui a maintenant des centres dans presque tous les pays du monde et qui diffuse dans toutes les langues l'enseignement de YOGANANDA.

En 1935, le Swami YOGANANDA fit un long voyage en Europe et c'est au cours de ce voyage que se situe sa célèbre rencontre avec THERESE NEUMANN qui, malgré la défense que lui avait faite son évêque de voir qui que ce soit sans sa permission, consentit à recevoir « l'homme de Dieu venu de l'Inde » (Ce sont ses propres mots). Il faut lire en détail dans « l'autobiographie d'un Yogi » le récit de cette entrevue, puis de la transe que tous deux purent vivre ensemble, l'Allemande et l'Hindou revivant par le menu, en 1935, tout le drame du Golgotha. De même il faut connaître l'ensemble de ses pèlerinages aux sources mêmes de notre tradition occidentale et chrétienne : Assise, la Grèce et la Terre Sainte, aussi bien que l'Egypte.

Il revint ensuite quelques mois aux Indes, dont il visita avec deux de ses disciples tous les lieux saints et la plupart des grands sages qui y vivaient alors. C'est là que se place sa rencontre avec le Mahatma GANDHI à laquelle il consacre un chapitre entier de son autobiographie. Il y retrouva surtout son Guru YUKTESWAR qui lui conféra la dignité de PARAMHANSA, qui est en quelque sorte, dans l'ordre des Swamis, l'équivalent de nos prélats chrétiens. Le terme de PARAMHANSA signifie littéralement : le cygne supérieur. C'est l'oiseau immaculé planant dans les cieux.

Très peu de temps après cette cérémonie YUKTESWAR se désincarna et se matérialisa très rapidement auprès de plusieurs de ses disciples, dont YOGANANDA. Il faut lire dans « L'Autobiographie d'un Yogi », le récit de cette apparition et les prestigieuses descriptions de la vie de l'astral que YUKTESWAI apporte encore à son disciple favori en

évoquant une fois de plus la Bible. Il lui montre que l'être pleinement réalisé sort du cycle infernal des réincarnations et accède ainsi à la vie éternelle (1). Et il lui cite deux versets du troisième chapitre de l'Apocalypse : le 12 : « Celui qui vaincra, je ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il n'en sortira plus », et le 21 : « Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme moi j'ai vaincu et je me suis assis avec mon Père sur son trône. ».

YOGANANDA rentra alors aux Etats-Unis où il compléta son œuvre. Il rédigea notamment son autobiographie, qui est un inappréciable monument de la littérature spiritualiste contemporaine. Il écrit également une étude sur l'aspect féminin de la divinité : « La Mère Cosmique » qui est également traduite en français ; il prépare sept années de cours par correspondance hebdomadaires. Je précise qu'aux Etats-Unis (pays où, nous le savons, tout se paye) ces cours sont gratuits ; l'élève paie seulement un droit d'inscription, et participe ensuite volontairement aux frais de la fondation. (Il existe une traduction française de ces cours). Yogananda écrit également en anglais « La Science de la Religion », une étude sur les principes de base de la quête du Divin et des quatre voies d'accès vers Dieu communes à toutes les religions ; il publia également aussi des recueils de thèmes de méditations et des poèmes lyriques religieux.

YOGANANDA eut une apparition du Christ vers la fin de sa vie, à l'époque où il préparait une interprétation spirituelle de la vie du Christ qui n'a pas encore été publiée en français et qui n'a encore paru que sous forme de feuilleton dans le « SELF REALIZATION MAGAZINE », organe bimensuel de sa fondation.

Il se désincarna, le vendredi 7 mars 1952, au milieu de tous ses disciples. Il venait de prononcer une allocution en l'honneur de l'ambassadeur de l'Inde qui était venu visiter sa fondation en Californie ; il venait juste de terminer après avoir une fois de plus exalté l'union entre l'Orient et l'Occident, lorsque, terrassé par une brutale crise cardiaque, il leva brusquement les yeux au ciel et s'effondra avec une expression angélique qui ne s'effaça plus. Ses disciples s'aperçurent par la suite qu'il connaissait depuis plusieurs semaines l'heure exacte de son départ et qu'il l'avait préparé. Le service funèbre unit, en un exemple qui, je crois, est sans précédent, les rites hindou et chrétien. Sa dépouille resta plus de vingt jours dans un cercueil de verre exposée au climat californien et, au grand ébahissement des professionnels qui fermèrent son cercueil, elle ne subit pas la moindre altération et aucune ébauche de décomposition n'apparut : le directeur du cimetière déclara, par lettre notariée que « le corps gardait un état phénoménal d'incorruptibilité » absolument unique dans les annales de cette nécropole.

(1) Tout comme notre regretté Souverain Grand-Maître PAPUS, et comme tous les Hindous, YOGANANDA EST REINCARNATIONISTE. Il donna dans son autobiographie de nombreuses preuves de réincarnation. En particulier il cite le cas d'un de ses jeunes disciples, KASHI, décédé accidentellement à l'âge de 12 ans, et réincarné quelques mois plus tard dans une famille différente, mais avec une ressemblance physique frappante avec sa précédente incarnation.

Telle fut, dans ses grandes lignes, la vie de PARAMHANSA YOGANANDA. Il incita toujours à s'unir dans un même élan toutes les bonnes volontés, les hommes comme les femmes; il ne fit jamais aucune différence entre les chercheurs des deux sexes. Il écrit : « Pendant le sommeil, vous ignorez si vous êtes homme ou femme. De même qu'un homme qui se déguise en femme ne le devient pas pour cela, ainsi l'âme qui prend la forme d'un homme ou d'une femme n'en acquiert pas pour cela un sexe. L'âme est une pure et immuable image de la divinité. ». Certains d'entre vous trouveront peut-être cela surprenant de la part d'un oriental, mais si vous voulez bien lire son autobiographie, vous y rencontrerez plusieurs saintes femmes dans la galerie des sages hindous contemporains qu'il nous fait connaître. D'ailleurs YOGANANDA ne fut jamais l'esclave des règles de son Ordre; pour lui, un maître peut ignorer une interdiction de sa règle, si c'est afin de promouvoir un principe supérieur. Il rappelle à ce sujet que le Christ coupa un épi un jour de sabbat, en déclarant, comme le rappelle Saint Marc (XI, 27) : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat. ».

Il faut savoir que YOGANANDA fut toujours un sage gai; il l'était volontairement et rappelait fréquemment le mot de St FRANÇOIS DE SALLES : « Un saint qui est triste est un triste saint ». D'ailleurs, la vie divine n'est jamais lugubre ni sombre. Chercher le Seigneur ne signifie pas avoir un air de carême et YUKTESWAR enseignait : « Rappelez-vous que découvrir Dieu, c'est mettre fin à « jamais à toutes nos afflictions ». Mais cette joie divine ne l'empêchait pas d'être très exigeant pour lui-même aussi bien que pour tous ses disciples. Le travail d'organisation avait à ses yeux une importance toute particulière : « Dieu, c'est le ciel; le travail d'organisation représente le rocher, écrivait-il : les deux sont nécessaires; la forme n'est évidemment rien sans l'esprit qui le vivifie, mais pourquoi refuseriez-vous de remplir les ruches laborieuses de nectar spirituel ? »

Comme beaucoup de ses frères orientaux, PARAMHANSA YOGANANDA a accompli une œuvre considérable en faveur de la marche des hommes vers la lumière. La fraternisation divine oriento-occidentale constituera un jour la base du véritable oecuménisme. Dans ses deux premiers voyages hors de Rome, le Souverain Pontife n'a-t-il pas uni dans son pèlerinage intemporel les deux pôles de la spiritualité humaine : la Terre Sainte et l'Inde ! C'est là une œuvre d'avenir à laquelle nous ne travaillerons jamais assez. De nombreux Maîtres hindous, comme YOGANANDA, nous ont montré le chemin. Mais un certain nombre d'Occidentaux ont, eux aussi, été au devant des Orientaux et ont participé au travail de fondation ainsi accompli. Citons parmi eux, le grand botaniste Luther BURBANK qui fut l'ami de YOGANANDA et qui matérialisa l'amour dans ses œuvres comme bien peu d'hommes ont su le faire... Et, surtout, n'oublions pas de nommer ici trois femmes qui ont été les éléments capitaux dans les liens récents qui se sont créés entre les traditions orientales et occidentales : Miss Margaret Woodrow WILSON, la fille du Président des Etats-Unis qui fut une des plus dynamiques disciples de Sri AUROBINDO, Miss

Madeleine SLADE, la fille d'un amiral anglais qui fut la secrétaire et l'élève du Mahatma GANDHI, et surtout Miss Margaret NOBLE, cette modeste institutrice écossaise qui suivit aux Indes le Swami VIVEKANANDA, qui se consacra à l'éducation des intouchables et qui devint cette prestigieuse NIVEDITA, fille de l'Inde.

Pourquoi, mes Sœurs et mes Frères, le Martinisme ne participerait-il pas à ce travail si nécessaire à la paix et au bonheur de l'humanité ? Quel germe d'amour et de vie divine ne constitue-t-il pas ! Après trente ans d'enseignement en Amérique, YOGANANDA arrivait à cette conclusion : « L'Orient et l'Occident ont différentes méthodes pour découvrir la Vérité et seraient heureux de partager leurs découvertes respectives. Sans aucun doute, il plait au Seigneur que Ses enfants luttent en vue d'une civilisation mondiale, affranchie de la misère, de la maladie et de l'aveuglement spirituel. Le plan du Divin par lequel tout l'univers phénoménal a reçu l'Être est le plan de la réciprocité entre la Créature et son Créateur. L'Amour est le seul présent que l'homme puisse offrir à Dieu et qui suffit à provoquer sa munificence. » Tout à fait à la fin de l'Ancien Testament, le prophète MALACHIE disait déjà : « Apportez à la maison du Trésor toutes les dîmes (c'est-à-dire tout l'amour dont nous sommes capables. puisque c'est le seul don que nous puissions faire à Dieu), afin qu'il y ait de la nourriture dans ma maison; mettez-moi de la sorte à l'épreuve, et vous verrez si je n'ouvre pas pour vous les écluses des cieux et si je ne répands pas sur vous la bénédiction en abondance. » (Malachie, III, 10).

Pour mieux servir Dieu, il nous faut apprendre à mieux percevoir son message qui parvient aux hommes par tant de canaux différents. Le Verbe Créateur qui est la Lumière du Monde, ne peut pas être réservé aux seuls Chrétiens. De tous temps et partout, Il a été révélé aux hommes de bonne volonté qui, de tous temps et partout, L'ont toujours reconnu. Pour YOGANANDA, « la Vérité n'est ni une théorie, ni un système philosophique spéculatif, ni une vision intellectuelle. La Vérité est le visage même de la Réalité. Pour l'homme, c'est la connaissance inébranlable de sa nature, de son Moi, en tant qu'âme. Le CHRIST, par chaque parole, par chaque acte de sa vie, prouva qu'Il connaissait la Vérité de Son Être — Sa Divine Nature. Complètement unie avec la conscience christique omniprésente. Il pouvait affirmer : « Quiconque est de la vérité, écoute ma voix. » (Jean XVIII, 37).

C'est aussi ce que dans l'Apocalypse dit l'AMEN, qui n'est autre que l'AUM des Hindous, le témoin fidèle et véritable, le commencement de la création de Dieu : « Si quelqu'un entend Ma voix (quiconque est de la vérité) et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi ». (Apocalypse III, 20)... D'où que nous soyons, quelles que soient notre race et notre formation, écoutons donc le Verbe, ouvrons-lui toute grande la porte de notre cœur plein d'Amour et nous participerons ainsi au grand banquet de la Vie Eternelle : c'est la vraie voie cardiaque; c'est la véritable Eucharistie !

Maurice GAY.

LA LÉGENDE DU GRAAL

(Conférence faite par M. CHEVILLON en 1938)

Tout le monde le sait, le Graal est ce vase d'émeraude dans lequel, au soir de la Passion, Joseph d'Arimathe recueillit quelques gouttes de sang du Christ avant de le coucher sur la pierre impolluée de son tombeau. Un vas précieux, une parcelle infinitésimale du sang de Dieu, tel est le socle, à la fois poétique et métaphysique, sur lequel repose la légende sacrée du moyen-âge. Je dis bien du moyen-âge, car les Saintes écritures n'en soufflent mot. Les évangiles sont muets, même celui de Jean, le disciple aimé du Christ, même les actes des apôtres et les Pères des premiers siècles de l'ère chrétienne, pourtant si empressés à réunir autour du drame du calvaire un faisceau de preuves tangibles. De ce fait, du reste troublant, pouvons-nous nier catégoriquement l'existence du Graal ? Non, sans doute ! Mais pouvons-nous conclure affirmativement comme le firent certains historiographes médiévaux ? Encore moins ! Nous sommes donc en face de cette sublime légende, dans un sentiment d'imprécision qui ajoute au charme religieux, d'ailleurs si prenant, la mystérieuse auréole tissée par l'imagination créatrice.

Comment naquit la légende ? Il est difficile de le déterminer. Elle fut, sans aucun doute, transmise de bouche à oreille en certains cercles ésotériques présumés détenteurs de la doctrine secrète du Christ, à une époque où le Christianisme avait déjà pénétré les couches profondes de la civilisation méditerranéenne. Ses propagateurs avaient-ils, entre les mains, le vase sacré, l'avaient-ils contemplé, ou parlaient-ils par ouï-dire ? Nul ne le sait, car à l'origine des légendes il y a toujours, à défaut d'un fait précis, un poète à l'imagination mystique et ardente, ou un philosophe à la pensée profonde. Une seule chose peut être affirmée avec un maximum de certitude : Si le Graal n'eut jamais une réalité tangible, sa légende fut conçue et transmise par les adeptes des doctrines Gnostiques dont l'école Alexandrine fut, à un moment donné, l'inépuisable réservoir. Pour bien comprendre le sens de cette légende, la créance qu'elle a connue et les miracles de foi, d'espérance et d'amour qu'elle a suscités, il importe, en effet, de se reporter à son berceau originel. Il faut savoir aussi que l'enseignement de Jésus, en dehors de sa forme sublime, n'apporte pas dans l'humanité une révolution religieuse proprement dite. Il n'y a point d'innovations dans les évangiles, il y a seulement une restitution complète et divine des antiques traditions ancestrales, une nouvelle révélation. Les lambeaux dispersés et parfois méconnaissables de l'antique révélation animaient encore les religions diverses répandues dans le monde civilisé. Le polythéisme de la Grèce et de Rome, le dualisme du premier Zoroastre, le monothéisme plus ou moins polymorphe de l'Égypte, de l'Inde et des peuples Celtes conservaient des parcelles prodigieuses de la vérité tombée dans le domaine de la dispersion. Le Christ parut dans le

milieu où la lettre des dogmes avait conservé sa plus grande pureté. Transgressant la lettre, il s'appuya sur l'esprit et sa doctrine, ainsi, devint universelle, parce qu'elle regroupait dans son sein l'ensemble des vérités dont les hommes se partageaient la connaissance sans pouvoir en réaliser la synthèse.

Mais les dogmes ne se suffisent pas à eux-mêmes ; pour les transporter du domaine spéculatif dans le champ de l'activité humaine, il leur faut un support plus ou moins tangible. Ils s'apparentent, en quelque sorte, à un théorème dont l'incidence scientifique apparaît seulement après son expérimentation réitérée dans le monde des relations concrètes. Sur le terrain religieux le support des vérités dogmatiques, c'est le Rite, ou le culte, expression sociale des idées transcendantes. Ici, nous touchons, sans contestation possible, au mystère du Graal, à l'essence même de la légende dont la base est purement culturelle.

Cette base, c'est le dogme et le Rite du sacrifice dont la coupe est un instrument, le sang la matière. La coupe ! celle des offrandes et celle des libations. Le sang ! véhicule de la vie, répandu, recueilli et consommé pour régénérer la vie. Le sang des tauroboles mythriaques, purificateur, rénovateur, symbole de la lumière et de l'énergie, milieu où naît l'activité et, par conséquent, l'amour. Or, si le Christ a restitué l'universelle Gnose, il fallait aux hommes le support des symboles millénaires adaptés à la doctrine et c'est pourquoi ils les ont ressuscités.

Experts dans la science de leur époque, les docteurs Gnostiques n'eurent donc aucune peine à réunir les éléments de la légende, à en reconstituer la forme, à en interpréter le symbolisme. Telle doit être, si la réalité fut inexistante, l'origine du Graal ; c'est une transformation des rites antiques, venus jusqu'à nous des tréfonds de l'histoire. Les docteurs Gnostiques ont, du reste, bien d'autres choses à leur actif. Seuls, parmi les chrétiens de la primitive Eglise, ils étaient capables de réaliser un syncrétisme logique sur les variations religieuses humaines ; aussi, c'est à eux qu'il faut attribuer les rudiments de la première philosophie chrétienne et de la première théologie comme tout le cérémonial sacramentel longtemps représenté par l'unique rite de la coupe et de la fraction du pain. C'est pourquoi ce rite de la coupe, pratiqué depuis toujours et utilisé par Jésus pour une fin nouvelle et sublimée, nous le retrouvons au sein des cénacles secrets de la Gnose, sous la forme d'une foi ardente au divin Graal. Et c'est foi, malgré l'antiquité de son objet matériel, ne perdit rien alors, par sa métamorphose, de la spontanéité de sa rénovation. Aucun peuple, en effet, n'avait osé jusqu'alors conserver la trace du sang de son Dieu rédempteur en une coupe cachée aux yeux des profanes dans la cella du Temple consacré à son culte, aucune légende de cette sorte, en effet, ne nous est parvenue, ni sur Osiris, ni sur Adonis, ou Dionysios Zagreus.

Ainsi formée, la légende du Graal devait trouver son plein épanouissement dans le climat mystique de la période médiévale. La foi profonde des masses, leur imagination collective exacerbée, puis déçue, par la Parousie de l'an Mil, infidèle au rendez-vous fixé par les croyances populaires, essayaient de se raccrocher à toutes les branches

du mystère. Or, le Graal, avec son divin contenu; était une forme de cette Parousie si redoutée et si attendue, il paraphrasait avec une éloquence chargée de promesses la parole du fils de l'homme : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ». En France surtout, cette terre des troubadours et des trouvères, la légende s'accrédita dans les cœurs et les intelligences et les chevaliers de la Table ronde s'éclipsèrent progressivement devant les chevaliers du Graal ou se confondirent avec eux.

Mais comment la légende, de son lieu d'origine, vient-elle s'implanter dans la lointaine Occitanie ? A la manière, sans doute, des Saintes Maries de la Mer venues des rives de la Palestine sur les côtes de Provence ; car, c'est dans la vallée du Rhône et les pays de langue d'Oc, qu'elle poussa ses racines les plus vivaces et les plus profondes. Aujourd'hui encore on l'y retrouve estompée et imprécise mais toujours frémissante de son parfum d'amour. Mais, hâtons-nous de le dire, elle ne vint pas chez nous par la mer, comme la pécheresse sanctifiée de Magdala. Elle s'achemina plus lentement par la voie continentale. Traversant le Bosphore et les mers homériques, elle s'installa d'abord au pays d'Orphée comme pour y faire oublier le cri des ménades et les accents de la lyre inspirée du poète. Elle s'infiltra vers les côtes de Dalmatie et c'est peut-être la voie de la légende chrétienne qui annonça aux échos de l'Épire et de la mer Adriatique : « Pan, le grand Pan est mort ! » car Jésus était venu remplacer les dieux antiques sur leurs propres autels. Quelle figure, en effet, aurait pu faire le grand Pan, le Dieu païen de l'Universelle nature en présence de Celui qui prononça dans la plaine de Galilée, cette parole jamais entendue : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » ? De la côte Dalmate, elle gagna l'Italie du Nord, où l'on conserve encore la coupe qui, dit-on, servit au Christ pour consommer la Cène, et par les cols des Alpes elle gagna la Gaule, Lyon, la ville mystique, où elle retrouva la trace des disciples de Marcion, suivit la vallée du Rhône pour arriver au pays de Guilhabert et d'Esclarmonde recevoir son apothéose à Montségur dans le sang des derniers cathares. Nulle part, en effet, sinon dans la terre d'Oc, le culte du Graal ne fut mieux caractérisé et plus ardent. Du reste, si nous nous en rapportons aux faibles lueurs que la mémoire des foules nous a transmises, comme à regret, par le truchement des poètes, l'antique domaine des Comtes de Toulouse et de Foix, apparaît à nos yeux, non seulement comme le lieu où la légende a pris sa forme définitive et parfaite, mais comme le centre radiant d'où elle s'est envolée pour conquérir les âmes et les cœurs, des rives de l'Atlantique jusqu'aux confins de la Germanie. Et c'est logique, car pour arriver en sa terre d'élection elle a cheminé dans le silence, acceptée seulement par des cercles discrets et fermés dont la suspecte orthodoxie, étroitement surveillée par des pasteurs rigides, ne permettait aucune promulgation retentissante. Il fallait un peuple libre, enthousiaste et cultivé pour magnifier la légende et lui donner des ailes, un peuple fort pour lui communiquer sa sève et la nourrir de sa substance, la revêtir d'un maximum de crédibilité ! La race des Albigeois, aux mœurs pures et sévères, à l'âme ardente, à l'intelligence déliée, seule était capable de réaliser le miracle de la divulgation du Graal. Ce miracle, du reste, pour

eux, n'en fut pas un, car à leurs yeux le vase divin était une réalité, sinon tangible, du moins basée sur les preuves irréfutables. La tradition, en effet, nous confirme que les chefs de la grande Eglise Cathare, prétendaient avoir reçu le Graal comme un dépôt sacré, de la main même de l'Apôtre inconnu, arrivé de l'Orient, pour leur apporter la très sainte Gnose.

Nous entrons ici, par l'intermédiaire du Graal, dans le problème obscur et controversé de la filiation albigeoise. Les documents authentiques nous manquent pour établir l'origine et la teneur de leurs croyances de manière irréfutable. Pour obtenir une lumière tamisée et incertaine, il faut nous reporter aux procès-verbaux de la Sté Inquisition, dont la partialité ne peut pas faire de doute. Selon les inquisiteurs qui avaient déclenché la croisade de Simon de Montfort, l'existence de certains dogmes était directement menacée par l'enseignement de Guilhabert et de ses disciples, il fallait donc trouver, coûte que coûte, une hérésie condamnable en chacune des croyances et des pratiques albigeoises. Toute la procédure était donc faite pour justifier les bûchers et les massacres et la vérité fut ainsi déformée par les juges orthodoxes. Aussi, inspirés par les écrits inquisitoriaux d'une bonne foi relative, les auteurs exposent des opinions divergeantes et bien souvent réticentes. Pour les uns, les Albigeois étaient partisans des doctrines manichéennes et ils leur imposent un dualisme auquel ils n'ont peut-être jamais pensé, du moins sous la forme rigide originelle. Pour d'autres, ils sont les successeurs des Pauliciens et des Bogomiles suspects, également, de manichéisme. D'autres encore prétendent que leurs croyances étaient purement bouddhiques. La vérité exacte est difficile à déterminer, car l'Albigéisme nous apparaît, à nous-mêmes, comme un syncrétisme des doctrines du proche Orient et de l'école d'Alexandrie, conjuguées avec un peu d'Orphisme, de Pythagorisme et une dose assez nettement déterminable de philosophie druidique. En un mot, les Albigeois étaient des Gnostiques, des chrétiens dont la foi électrique ne rejetait, à priori, aucune des croyances antérieures à Jésus, mais les incorporaient, au contraire, dans le dogme comme un moyen d'ascèse et de perfection. Certes, ils admettaient, incontestablement, le dualisme du cosmos, la lutte du Bien et du mal, mais le principe du mal n'était pas, pour eux, une entité inéluctable et divine dressée en face du bien, c'était une conséquence de la chute hominale concrétisée en un démiurgo, dont l'action efficace sur le plan matériel, devait être combattue sur le plan intellectuel et spirituel pour arriver à une résorption progressive et, par conséquent, à une restitution de la pureté primitive et au salut universel. C'est pourquoi les Albigeois s'appelaient eux-mêmes les Cathares, les purs, par opposition aux hommes restés dans l'obscurité matérielle, sous l'emprise des instincts et des passions, prolongement de l'action démiurgique dans le monde sensible. Et cette digression, dont le développement semble nous avoir éloigné du divin Graal, nous y ramène au contraire, car le vase sacré, vestige tangible de la rédemption humaine, était le symbole et le témoin de l'acte posé par Dieu lui-même, pour amortir les effets de la cataphore originelle et amorcer la lutte victorieuse du bien contre le mal.

Revenons donc au Graal et voyons ce qu'est devenue la légende. Le

dernier acte de la croisade déclenchée par l'inquisition s'est déroulé au château de Montségur, non loin de Foix, l'une des capitales, avec Toulouse et Albi, du catharisme persécuté. Lorsque les chevaliers, échappés au massacre des hommes du Nord, se réfugièrent dans la forteresse, ils avaient avec eux, dit-on, tous leurs trésors les plus précieux et par conséquent, s'il existait réellement, le divin Graal. Il courrait donc le risque, lors de la reedition inévitable, de tomber entre les mains des iconoclastes, prompts à mépriser le legs du passé ou entre celles des sceptiques, inquisiteurs, profanateurs éventuels. Or, le vase ne fut pas retrouvé dans le sac de la citadelle. Aussi, l'histoire aidée, peut-être, par l'imagination populaire, aucun contrôle, en effet, n'est possible, l'histoire nous dit ceci : Lorsque la résistance s'avéra inutile, quelques chevaliers, audacieux, se laissèrent glisser sur les pentes abruptes de la montagne et parvinrent à mettre en sûreté, dans les forêts et les cavernes pyrénéennes, à l'ombre desquelles le culte albigeois se poursuivit plusieurs siècles encore après l'ultime autodafé, le signe visible du salut. Malheureusement, on ne trouva jamais la trace des fugitifs et on ignorera probablement toujours l'inaccessible refuge où ils cachèrent la sainte relique. Ainsi le Graal venu, sous le manteau du mystère, échouer en la terre d'Oc, disparut non moins mystérieusement. Comme il n'existe aucune pièce authentique de l'histoire susceptible de nous permettre une affirmation à son égard, il ne nous reste rien, sinon la merveilleuse légende, pour asseoir notre foi et justifier nos élans spirituels. Je me garderai bien de jeter sur ces élans la froide douche du scepticisme, ou de la négation, comme je me garderai de toute allégation dont la véracité ne peut s'établir irrésistiblement. Je vous laisse donc le soin de fixer vous-même votre croyance et de résoudre le problème selon vos vues du moment et surtout selon les tendances de votre sensibilité personnelle. La légende a inspiré des poètes et des musiciens, des chefs-d'œuvre sont nés à son contact. Semblable résultat n'est pas le fait d'un hasard impromptu et d'un désir purement humain. Il y a là, à côté du besoin de merveilleux et de surnaturel, dont notre imagination est pétrie, un retour de notre raison qui réclame, dans l'espace et le temps, un support réel et tangible pour appuyer ses envolées. Notre raison ressemble à l'apôtre Didyme, elle a besoin de toucher pour s'affermir dans la certitude, elle s'accroche bien souvent aux fantaisies de l'imagination et en proclame la réalité pour échapper aux arguments qu'elle distille d'un autre côté sur les bases expérimentales.

Toute la puissance, toute la beauté, toute la véracité données à la légende par la foule, par les artistes, les poètes et les philosophes ésotéristes, reposent sur cette dernière observation. Nous pouvons donc en faire notre profit et, nous penchant sur elle, ébaucher une brève série de réflexions qui nous conduira vers les confins de la mystique, c'est-à-dire jusque dans le tréfond de notre être intérieur où se trouve le véritable temple de Dieu. Dans cette lumière intérieure, et seule véritable, toute autre lumière, même scientifique, étant un reflet déformé, le Graal nous apparaîtra dans sa splendeur sublime. Il remplira notre âme de sa présence irréalité et sera pour chacun de nous un symbole probant et palpable de la rédemption, comme la croix, comme

la couronne d'épines, comme le tombeau où fût enfermé le corps exangue du Christ, à la veille du dernier Sabbat de la loi moïsiaque qui devait être l'aurore de la loi d'amour. La croix, la couronne douloureuse, le tombeau dans le rocher nous rappellent le sacrifice surhumain du fils de Dieu, mais le Graal nous apporte avec la dernière goutte de sang de ses artères, un peu de son cœur et toute la charité du monde.

Le Graal synthétise, sous la forme adoptée par l'universalité religieuse, toute la foi, toute l'espérance et tout l'amour des âmes. Et le Graal invisible et réel, le Graal vivant, que nous sommes seuls à pouvoir contempler dans le silence de notre cœur, est peut-être plus beau, plus émouvant dans son mystère insondable que le Graal d'émeraude de Joseph d'Arimathie, apporté au Cathares par un apôtre inconnu. Mais ce Graal énigmatique, il faut le chercher avant de le découvrir, le chercher jusqu'à la lassitude dans les couches profondes de l'âme et dans les replis du cœur, car chaque chrétien est un Graal, si son cœur est pur et droite sa volonté, il est le vase d'élection où le sang du Christ répandu sur la croix du Calvaire dépose le principe de sa vie propre et le feu de son éternelle pensée.

C. CHEVILLON.

LE PÉRIPLÉ DE CHRISTIAN ROSENCREUTZ

par Serge HUTIN

Il ne serait sans doute pas inutile de nous reporter, pour tout ce qui concerne la belle légende initiatique de Christian Rosencreutz au document qui révélait pour la première fois (en 1614) au public européen la carrière significative de ce personnage. (mais en ne le désignant encore que par les initiales Fr. R. C.).

Nous ne le pensons pas, et avec la quasi-totalité des historiens spécialisés, qu'il ait effectivement existé un personnage historique portant ces prénom et nom (bien prédestinés puisque formant le nom de la Fraternité des Rose-Croix), et qui aurait vécu de 1378 à 1385. Mais laissons la parole au manifeste rosicrucien intitulé *Fama Fraternitatis*, puisque c'est dans ce document allemand que se trouvent relatés les voyages de Rosencreutz :

Ce but d'une réforme générale (1) a été poursuivi pendant un long temps par feu remarquable notre spirituel et hautement éclairé Père Fr. C.R., un Allemand, chef et fondateur de notre fraternité (...). Il entreprit dans sa jeunesse avec un frère P.A.L. un voyage au Saint-Sépulcre (...). Bien que ce frère soit mort à Chypre et par suite n'ait pas vu Jérusalem, notre Fr. C.R. ne s'en retourna pas et s'embarqua pour l'autre côté et se dirigea sur Damascus, voulant ensuite visiter Jérusalem, mais à cause de maladies du corps il s'arrête et grâce aux faveurs des Turcs, entre en rapport avec les Sages de Damasco (Damcar) en Arabie, connaît les miracles accomplis par ces derniers et comment la nature entière leur était dévoilée (...). Il n'a que seize ans lorsqu'il arrive là-bas (...). Alors les Sages le reçurent, comme il en témoigne lui-même, non comme un étranger mais comme celui qu'ils avaient attendu longtemps (...). C'est l'endroit où il est allé chercher ses connaissances de physique et de mathématique (...). Trois ans après il s'en retourne avec autorisation régulière, s'embarque lui-même, partant du Sinu Arabico pour l'Aegypte (...). Il traverse toute la Mare Mediterraneum et arrive vers Fez, ville que les Arabes lui ont désignée (...).

Deux années étant écoulées, notre Fr. R. C. quitta Fessam, partit avec beaucoup d'objets précieux pour accoster en Hispaniam (...) après

(1) Il s'agit de la *Réforme universelle* annoncée — et préparée par les initiés rosicruciens.

beaucoup de pénibles voyages, avec ses véridiques informations mal accueillies il revint en Allemagne (...) (1).

Quelles sont les remarques intéressantes à faire par le spécialiste des traditions rosicruciennes ?

On remarquera que le long périple qui nous est décrit comporte en fait plusieurs étapes successives avec retour final au pays de départ.

A l'origine, le pèlerinage classique entrepris avec un compagnon, mais qui mourra en cours de route en Terre Sainte.

Remarquez l'étape de *Chypre*, cette île étant demeurée tout au long du moyen âge un centre initiatique important.

1° Un changement d'itinéraire, qui mènera le pèlerin non pas en Terre Sainte mais à Damascus, Damasco ou Damcar. Apparemment, l'identification nous semblait facile : il s'agit bien de Damas, la capitale de la Syrie, ce qui semble d'autant plus normal que cette cité a derrière elle une longue histoire qui en fait une ville importante au point de vue spirituel, aussi bien pour les Chrétiens que pour les Musulmans. Mais il y a dans le texte l'irritante notation *en Arabie* : Damas se trouve bel et bien en Syrie ! Or, il est une autre localisation possible : celle qui placerait *Damcar* dans le sud-ouest de l'Arabie, c'est-à-dire au Yémen, dans l'ancienne Arabie Heureuse qui fut autrefois le Royaume de Saba. Cela poserait ainsi des contacts avec les traditions sémitiques les plus anciennes, antérieures non seulement à l'Islam mais au christiannisme et au judaïsme eux-mêmes. Le Yémen a joué un rôle méconnu mais très important, depuis l'antiquité jusqu'à l'épanouissement de la civilisation musulmane ; avant l'ensablement définitif de toute la vaste partie sud-est de la péninsule arabique (occupée par le terrible désert de Dahna ou Rub-al-Khali), il se trouvait placé au débouché précis d'importantes routes caravanières passant elles-mêmes par d'antiques et mystérieuses cités (aujourd'hui disparues) qui étaient autant de centres de haute magie.

Aujourd'hui encore d'ailleurs, toute la partie méridionale de l'Arabie (Sud de l'Arabie Séoudite et Yémen) abrite encore, dit-on, d'importants monastères soufis secrets (4).

3° Après un long séjour chez les « sages de Damcar », le héros se rend en Égypte.

4° De là, il se rend, par voie maritime, à Fez, la vieille capitale du Maroc et centre alchimique très important. Au XVIII^e siècle encore, des

(2) *Fama Fraternitatis*, p. 20-34 de l'excellente traduction française E. Cord (Paris, Editions Rhéa 1921). Le traducteur a laissé subsister les noms latins tels qu'ils sont orthographiés (et mis au milieu du texte allemand dans l'original).

(3) Sur les anciennes cartes, un *Damcar* figure bel et bien au Yémen. (Nous devons au professeur Henry Corbin d'avoir attiré notre attention sur ce point).

(4) En ce qui concerne l'Arabie Séoudite, mentionnons pour mémoire la rumeur fantastique — mais bien dans la ligne des légendes traditionnelles d'immortalité — selon laquelle René Guénon aurait été, bien après son enterrement au Caire, rencontré à Ryadh.

alchimistes rosicruciens occidentaux y séjourneront (leur passage est attesté dans l'un des monastères soufis de cette cité).

5° Avant de retourner en Allemagne, Rosencreutz visitera divers pays européens en commençant par l'Espagne. Ce pays était, tout au long du moyen âge, très important du point de vue initiatique (Souvenons-nous du pèlerinage à Compostelle, accompli par Flamel, et nombre d'adeptes au début du XVII^e siècle, l'Inquisition traquera sans pitié des initiés chrétiens, les *Alumbrados* (5) qui étaient sans doute une branche spéciale de la Fraternité de la Rose-Croix : un éminent rénovateur moderne du Rosicrucianisme, le mage P.-B. Randolph (6) possédait tous leurs manuscrits secrets.

Quant au sens général de la légende initiatique de Rosencreutz, il est tout à fait évident : c'est le type même des récits traditionnels dans lesquels nous voyons un initié occidental *aller vers l'Orient* (là « où naît la lumière »). Mais, s'il s'agit là d'un personnage tout symbolique, la légende n'en recouvre pas moins — c'est incontestable — des faits concrets réels : elle fait en effet allusion aux contacts directs et suivis réalisés tout au long du moyen âge (surtout à l'époque des croisades), mais toujours maintenus, entretenus ensuite entre initiés chrétiens et initiés musulmans.

(5) Cf., V. Menendez y Pelayo, *Los heterodoxos españoles*, Madrid, 1880 — B. Llorca, *Die spanische Inquisition und die « Alumbrados »*, Berlin, 1936.

(6) Organisateur de la *Fraternitas Rosae Crucis* (de Quabartown, en Pennsylvanie) et mort en 1875. Il est surtout célèbre par son livre *Mayia sexualis*, dont devaient s'inspirer Maria de Maglostea et d'autres personnalités se réclamant d'un tantrisme chrétien (celui-là même que pratiquaient les Alumbrados, ou adeptes de la « Fraternité dorée »).

Nous avons lu pour vous...

par Serge HUTIN

● Robert AMBELAIN, **Sacramentaire du Rose + Croix**. La Diffusion Scientifique. Prix : 18 F.

Notre ami Robert AMBELAIN donne dans ce nouvel ouvrage bien digne de sa si grande érudition traditionnelle, le texte intégral des formules d'exorcisme et de sacralisation utilisées par les hauts initiés rosicruciens de la Renaissance et du XVII^e siècle.

Une fort intéressante introduction et un extraordinaire chapitre sur le mystère posthume de Saint Jean l'Évangéliste permettent au lecteur de tirer plein profit de cette publication intégrale du *Sacramentaire* secret des Roses + Croix d'Orient.

● **Les Médecines différentes**. « Encyclopédie Planète », Editions Denoël, 1964.

Ce nouveau volume de la précieuse *Encyclopédie Planète* — digne des précédents par la présentation et l'iconographie, particulièrement soignées — a été réalisé sous la direction du grand savant André MAHE (le fils spirituel de René QUINTON), assisté d'une élite de compétences éprouvées. Fort intelligemment, les auteurs font le point sur l'efficacité de ces médecines si longtemps tenues « hors-la-loi » (malgré leurs résultats réels) : l'homéopathie, l'acupuncture, la vertébréothérapie, la thalassothérapie (cure marine Quinton), etc. On remarquera que le volume s'en tient aux thérapeutiques d'ordre médical : les problèmes touchant aux guérisseurs, au magnétisme, aux guérissons spirituelles, etc., ont donc été laissés de côté.

● Claude SEIGNOLLE, **La brume** ne

se lèvera plus. Bibliothèque Marabout, 1964.

Voici, en « livre de poche », l'un des plus beaux, des plus envoûtants récits fantastiques dus à la plume émerveillée de Claude SEIGNOLLE.

Ce n'est que justice de voir l'ouvrage intrépidement dédié par l'auteur au grand Gérard de Nerval (qui fut baptisé à Saint-Merri, la mystérieuse église parisienne qui joue un rôle central dans l'histoire) : celui-ci se serait si bien reconnu dans cette lutte intrépide d'un homme luttant pour sauver son pur amour perdu malgré le déchaînement de forces infernales.

● « **New Dimensions** » (8, The Square - TODDINGTON, Nr. CHELTENHAM - Gloucestershire, ENGLAND), vol. 2, n° 8 (juin-juillet 1964).

Dans ce nouveau numéro, signalons — entre autres articles tous remarquables — une étude de G. PENMAN sur la sorcellerie comme survivance de l'ancienne religion pré-chrétienne, un article de Peter Ratazzi sur les origines du thème (devenu classique dans la littérature et le cinéma d'épouvante) de **Frankenstein**, une mise au point inédite de DION FORTUNE sur la magie cérémonielle, etc. Une revue que nous conseillons vivement à tous ceux qui peuvent lire l'anglais.

● Edmond DELCAMP, **Le Tarot initiatique**, fascicule 9 : **Le Diable, La Maison-Dieu**. Editions « Le Lien » (7, rue Saint-Louis, Maizières-lès-Metz, Moselle), 1964.

● Lucien CARNY, **Le Tarot de Charles VI, Chemin royal de la Vie ou prysterium Conjunctionis**. Texte de présentation de Marcel SPAETH.

Collection d'Albums Initiatiques (Editions Marcel SPAETH, 17, avenue Mary, Rueil-Malmaison, S.-et-O., 1964.

En même temps que paraît le fascicule 9 — digne des précédents (ce qui n'est pas peu dire) — de DELCAMP, un autre ami, Lucien CARNY, publie de son côté, une admirable étude traditionnelle dans laquelle il nous montre les prodigieux secrets (rien moins que ceux du grand œuvre hermétique) contenus dans les 2 planches du symbolique Tarot de Charles VI.

De plus en plus, les ésotéristes se rendent compte de l'importance capitale du Tarot, ce prodigieux « livre muet » qui nous pointe en fait toutes les étapes de la voie initiatique : la place des magnifiques recherches d'Edmond DELCAMP et de CARNY s'impose dans toutes nos bibliothèques et toujours à portée de la main. A recommander sans réserve.

● M.A. ROHRBACH, **La mystérieuse question du Sphinx : Qui es-tu ?** Le Courrier du Livre. Prix : 1,80 F.

Excellente présentation des grands problèmes psychologiques, métaphysiques, spirituels — que pose l'éternelle énigme de la personnalité de l'homme.

● **La Bhagavad, Gitâ (Le Chant du Seigneur)**. Traduit du sanskrit par Anna KAMENSKY. Introduction par J.L. JAZARIN. Le Courrier du Livre. Prix : 8,40 F.

Excellente édition du grand classique de la spiritualité hindoue. Le lecteur français disposera ici de tous les éléments nécessaires pour en vivre l'éternel message en profondeur en le comprenant.

● Marie MAURON, **Eternelle Magie**. Librairie Académique Perrin. Prix : 15 F.

Excellente présentation d'un domaine aussi complexe que la nature humaine, et dont l'auteur a pu grâce à son grand savoir documen-

taire comme aussi à son expérience directes des êtres et des choses (en Provence notamment, elle a pu constater la survivance actuelle des faits de sorcellerie) — broser le vivant, le si passionnant panorama.

● Jean CHOISEL, **L'avenir de notre évolution**. Préface du Docteur MARTINY. Le Courrier du Livre. Prix : 10,50 F.

L'auteur, auquel on doit la belle traduction du roman de Gunther SCHWAB : **La danse avec le Diable**, nous donne pleine confirmation du vaste suicide collectif que dénonçait cette œuvre mémorable. Les résultats auxquels nous accule l'anthropologie et toutes les sciences de l'homme confirment en effet tout à fait ces vues prophétiques de l'ésotérisme : à moins d'une réforme spirituelle totale, la civilisation actuelle ne pourra bel et bien se terminer que par le suicide collectif de notre espèce. Un témoignage à lire avec une particulière attention, que ce soit par l'homme de science, par le mystique, ou par le grand public.

● Willy SCHRÖDTER, **Esoterisches Christentum. Eine SEDIR-Anthologie**. Remagen (Allemagne), Otto Reichl Verlag, 1964.

Saluons la sortie en Allemagne d'une remarquable anthologie des plus beaux textes de SEDIR, excellemment traduits et présentés par notre ami SCHRÖDTER.

● Paul GREGOR, **Journal d'un sorcier ou l'envoûtement selon la Macumba**. Ouvrage diffusé par les Editions « Le Terrain Vague » (23-25, rue du Cherche-Midi, Paris, 6^e). Prix : 30 F.

La **Macumba** constitue, dans l'immense Brésil l'équivalent du Vaudou haïtien, cet étrange culte magique où s'est opéré la déroutante symbiose des initiations africaines et du rituel chrétien : Paul GREGOR est l'un des très rares Européens qui peuvent se flatter d'en connaître tous les secrets, y

compris ceux des degrés supérieurs. A lire ce livre on croirait à première vue être en présence de l'un de ces romans d'aventures, où se déchaîne l'imagination de l'auteur ; et pourtant, le récit vécu par Paul GREGOR est vrai d'un bout à l'autre.

● Jean DAUVEN, **Les pouvoirs de l'hypnose**. Préface du docteur Emilio SERVADIO. Editions « Planète ».

Problème controversé, s'il en fut, que celui de l'hypnose ! Ce nouveau volume de la précieuse « Encyclopédie Planète » fait le point actuel de toute la question, d'une manière très sérieuse et précise. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir, malgré l'ostracisme scientifique qui persiste encore en France (pas dans d'autres pays), montré comment ces phénomènes d'allure étrange ne sont pas toujours des curiosités de music-hall ou des simulations grossières. Cette étude avec toutes les références scientifiques souhaitables, ne laisse dans l'ombre aucun aspect de la question — y compris ses rapports si controversés avec la psychanalyse et avec la parapsychologie. Regrettons seulement l'« exécution » en quelques lignes désinvoltes des tentatives de régression hypnotique vers les vies antérieures d'un sujet : il est bien facile, et certes, qui ne donnerait raison à l'auteur, d'ironiser sur le cas d'un Américain qui se souvenait avoir été un cheval, mais les résultats de certaines expériences — sérieuses, elles — sont loin d'être fantaisistes ou délirantes.

L'ouvrage comporte une bibliographie détaillée, mise à jour pour les travaux les plus récents.

● Dr Roberto ASSAGIOLI, **Construire sa vie par la psychosynthèse**.

● Denise LAUNAY, **Pensée créatrice et conduite de la vie**.

● Charles RITTMAYER, **L'amour évangélique ou l'art de servir sans s'attacher**.

● M. A. ROURBACH, **Amour humain et conception volontaire. Initiation personnelle et devenir humain**. Ces fascicules publiés dans le cadre de la « Collection Jean » (éditée par le Courrier du Livre) seront lus et médités avec la plus grande attention. Il faut savoir gré aux éditeurs d'allier, si admirablement, la haute élévation spirituelle et le souci très réaliste des contingences pratiques auxquelles chacun de nous se heurte dans la vie courante.

● J.-J. CHATAIGNIER - HOSTE, **L'Emanant et les transmutations de l'émané. Métaphysique ésotérique du Cosmos**. Editions Kundig, Genève.

L'auteur manifeste sa totale maîtrise non seulement de l'ésotérisme traditionnel mais du langage si technique de la métaphysique et de l'ontologie classiques ; il s'efforce de nous présenter le premier en utilisant le second avec sa pleine rigueur. Il vaudra la peine de lire très attentivement un tel ouvrage qui est loin de pouvoir se parcourir d'une manière distraite : on y trouvera des éclaircissements fort utiles sur la vraie nature de la voie mystique, sur l'initiation et la haute magie, sur les véritables secrets de la philosophie hermétique et de l'alchimie transmutatoire.

● Loren EISELEY, **L'immense voyage**. Editions « Planète », 1964. On attendait les prises de position d'un éminent biologiste actuel sur les grands problèmes que suscite toujours le redoutable problème de l'évolution des êtres vivants : en quelle direction se dirigerait donc l'arbre généalogique de la vie ? Verrons-nous donc un jour naître des surhommes ? L'existence d'humanités extra-terrestres est-elle ou non probable ? Tous les lecteurs qui furent fascinés par le **Matin des Magiciens** ne seront certes pas déçus par ce livre. Et alors que la biologie était au siècle dernier le cheval de bataille favori des matérialistes, il est bien significatif de voir l'auteur, à la fin de son enquête, se

demander avec Hardy si la matière elle-même ne serait « qu'un des masques parmi les masques portés par le Grand Visage ».

● Simone SAINT-CLAIR, **Pages de Journal**. Editions G. Durassé et Cie.

Il est encore aujourd'hui, plongés en plein **règne de la quantité** (pour parler comme René Guénon), des êtres qui ont su redécouvrir le secret — simple, « enfantin », mais si difficile (par cela même) à retrouver — de l'illumination mystique : la sincérité, l'humilité, la confiance totale mise en l'Amour divin. Simone Saint-Clair est de ces personnalités : chacun lira avec joie et profit intérieurs ce **Journal** dans lequel l'auteur a su mettre toute son infinie compréhension des êtres qui souffrent ici-bas, toute sa sagesse si sereine, toute sa fervente communion avec la Source de tout ce qui est noble et bon.

● Gérard SERBANESCO, **Histoire de la Franc-Maçonnerie universelle**, tome II (Editions « Intercontinentale », Beaurunne, Dordogne).

Ce volume couvre la période 1741-1815 : l'auteur y suit les destinées tumultueuses de la Maçonnerie française avant, pendant et après la Révolution ; il aborde sous un angle nouveau le problème toujours si controversé, de la préparation idéologique des événements de 1789 ; il montre aussi quel a été le rôle exact de Napoléon I^{er} (dont il apporte les preuves probantes de l'appartenance à la Maçonnerie).

Des chapitres préliminaires sont consacrés à l'étude détaillée du symbolisme des initiations de l'apprenti, du Compagnon et du Maître : l'auteur s'y révèle bon ésotériste.

L'illustration abondante et soignée fait de cet ouvrage une belle réussite.

● Michel GAUQUELIN, **L'astrologie devant la science**. Préface de Aimé MICHEL. Encyclopédie « Planète ».

Michel GAUQUELIN adopte dans cet ouvrage une position, appuyée sur ses recherches personnelles, qui diffère aussi bien de celle des astrologues classiques que de celle des adversaires de ceux-ci. En effet, s'il nie le déterminisme astrologique traditionnel, l'auteur sait reconnaître — et des savants d'avant-garde lui donnent raison en divers pays — que l'homme, comme tous les êtres terrestres d'ailleurs, subit l'effet de lois cycliques qui dépendent du soleil, de la lune, des planètes ; la science commençant seulement à mettre en valeur l'existence de ces rythmes mystérieux.

● Dr Hubert BENOIT, **Métaphysique et psychanalyse. Essais sur le problème de la réalisation de l'homme**. Le Courrier du Livre. Prix : 10,80 F.

Cet excellent livre est l'œuvre d'un savant qui est aussi à l'aise dans les investigations psychanalytiques que dans l'étude approfondie des voies spirituelles. (Ses travaux sur le bouddhisme Zen font autorité). Il nous y montre comment les découvertes (ou ne seraient-elles pas plutôt des redécouvertes ? C'est la question que, pour notre part, nous n'hésiterions pas à poser) de la moderne « psychologie des profondeurs » ne prennent leur réel, leur plein sens que lorsqu'elle sont replacées dans les perspectives du grand, de l'unique problème : l'homme à la découverte de son âme — et donc de la Lumière divine.

● Georges GONZALES, **Le dualisme du Bien et du Mal. Dieu et Satan**. La Diffusion Scientifique.

Si le spiritisme jouit d'une si fautive réputation dans le public cultivé, c'est qu'on le juge trop souvent d'après ses formes frustes ou franchement superstitieuses : en fait, cette doctrine se révèle comme l'expression d'un idéal philosophique très élevé et fort cohérent. On s'en apercevra en lisant ce bel ouvrage de Ganzalès, l'un des plus éminents

théoriciens français du spiritisme, qui se penche ici sur l'éternel problème de l'existence du mal sur l'opposition de la lumière et des ténèbres, des forces positives et des forces négatives.

● André KARQUEL, **Prémices d'une civilisation nouvelle : Méditerranée et Eurafrique**. Nouvelles Editions Debresse.

André KARQUEL nous donne ici un vibrant mais rigoureux et sûr message **d'espoir** ; malgré les convulsions apocalyptiques marquant l'avènement proche du nouvel âge, c'est bien l'Amour divin qui aura le dernier mot. L'auteur nous montre ainsi comment, loin de préfigurer un chaos démentiel, les lignes de force actuellement discernables dans le flux historique nous pointent l'avènement d'une civilisation nouvelle : celle de l'**Eurafrique**, qui

aura la Méditerranée pour centre moteur. Livre d'un historien et sociologue averti, mais qui est en même temps un grand mystique et avant tout, un homme de cœur.

● Bernard MOREL, **Cybernétique et transcendance**. La Colombe. Prix : 16 F. t.l.i.

Nous vivons dans une société de plus en plus « cybernétique », où les individus sont de plus en plus enfermés dans leurs comportements collectifs stéréotypés, standardisés, mécanisés. Est-il encore possible, dans ces conditions, de parler d'un art de vivre dans lequel Dieu — **la transcendance** — aurait encore sa place ? L'auteur n'hésite pas, à l'issue de ce dialogue philosophique dense et serré, à nous répondre par l'affirmative.

Serge HUTIN.

Informations...

CEUX QUI NOUS PRÉCÈDENT

Nous avons la peine de vous annoncer le décès à l'âge de 84 ans de notre F. : Louis Marchand, membre du Suprême Conseil de l'O. : M. : et l'un des derniers compagnons et disciples aimés de Gérard ENCAUSSE (Papus) — et de notre F. : Pierre Vandeven, de Reims, qui nous a quittés dans sa 64^e année.

Nous leur adresserons un adieu particulier dans notre prochain numéro. Nous prions Mesdames L. Marchand et P. Vandeven d'agréer, ainsi que leurs proches, l'expression de nos sentiments attristés et de notre fraternelle affection.

IN MEMORIAM...



Nous demandons à tous nos SS. : et FF. : d'avoir une pensée pour notre cher et regretté Georges CREPIN, décédé le 25 Mai 1962. Merci à tous ! (Ph. E.).

• La librairie l'Incunable 16, rue de Nazareth, Toulouse (Haute-Garonne) — France — est en mesure de vous fournir tous les ouvrages analysés dans la Revue *L'Initiation*, de même que tous ceux concernant l'Occultisme, l'Esotérisme, le Symbolisme, l'Orientalisme, le Magnétisme, la Radiesthésie, l'Homéopathie, la Phytothérapie, etc. S'adresser à notre S. : Madame Andrée AZAM.

• BIBLIOTHÈQUE MARTINISTE

Pour tous les Membres de l'Ordre, adhérents compris, une Bibliothèque a été créée et fonctionne, 15, rue de Liège, à PARIS, local où se tiennent les réunions rituelles des groupes et cercles du Collège de Paris.

Composée de quelque 1.500 livres du plus haut intérêt, provenant des bibliothèques de deux de nos frères décédés — le Très Illustre Frère Henri DUPONT et le Très Respectable Frère Georges CREPIN — et aussi de quelques dons spontanés d'autres FF. : et de SS. :, elle sera, nous l'espérons, utile à ceux qui voudront en faire partie.

Le droit d'inscription s'élève à 15 F par an, autorisant l'emprunt d'un livre par semaine.

Il est entendu que cette initiative ne pourra vivre et porter ses fruits que si les membres de la Bibliothèque ont à cœur *d'assurer sa vie*, c'est-à-dire ne pas conserver trop longtemps un ouvrage, privant ainsi d'autres amis de sa lecture.

Cette Bibliothèque nous appartient à tous, à tous d'en prendre soin.

En signalant la réouverture de la *Bibliothèque de l'Ordre martiniste*, nous sommes heureux d'annoncer aussi plusieurs innovations destinées à en améliorer le fonctionnement.

1^o La Bibliothèque sera désormais ouverte les 3^e et 4^e samedis de chaque mois, 15, rue de Liège, Paris 9^e, de 16 h à 19 h. Les lecteurs pourront, comme par le passé, y emprunter les ouvrages qui les intéressent; ils pourront également, s'ils le désirent, consulter ces ouvrages sur place.

2^o Les dernières livraisons des principaux périodiques consacrés à l'ésotérisme et à l'occultisme seront mis à leur disposition pour être lus sur place.

3^o Plusieurs dons récents ont enrichi la bibliothèque.

4^o Jacqueline BASSE, bibliothécaire, a demandé à Robert AMADOU de lui apporter son concours. Robert AMADOU a accepté de se tenir à la disposition des lecteurs, aux heures de permanence de la bibliothèque, pour leur fournir les renseignements bibliographiques dont ils auraient besoin.

• RITUEL MARTINISTE OPÉRATIF ET GÉNÉRAL 1965

Ce rituel, d'un particulier intérêt, a été publié *in-extenso* dans le n^o 1 de 1962 de la revue *L'INITIATION*. (Les commandes doivent être adressées à G. COCHET, 8, rue Stanislas-Meunier, Paris 20^e. C.C.P. Paris 9996 47). Le prix de l'exemplaire est de 5 F.

Pour 1965, les dates à venir d'opérations rituelles sont les suivantes :
11 juillet — 15 août — 12 septembre — 10 octobre — 7 novembre — 5 décembre.

• BIBLIOGRAPHIE MARTINISTE

Robert AMADOU *Louis-Claude de Saint-Martin, et le Martinisme* (Adyar, 4, square Rapp, Paris 7^o).

Robert AMADOU *La mort du Philosophe Inconnu* (n^o 1162, juin, 1960, du MERCURE DE FRANCE, 26, rue du Condé, Paris-6^e).

Robert AMADOU *Cinq textes inédits de Louis-Claude de Saint-Martin* (Le LOTUS BLEU, Editions Adyar, 4, square Rapp, Paris. 7^e N^o 6, novembre-décembre 1959).

- Robert AMADOU, *Autres textes inédits de Louis-Claude de Saint-Martin* dans la revue l' « Initiation » (Année 1958-1960).
- Robert AMADOU *Au hameau d'Aulnay la maison où mourut le « Philosophe Inconnu »*. Extrait du Bulletin folklorique d'Ile-de-France (janvier-mars 1960).
- Robert AMADOU et Alice JOLY *De l'Agent Inconnu au Philosophe Inconnu* (Edit. Denoël, Paris, 1962).
- Robert AMBELAIN *Le Martinisme, Histoire et Doctrine*. (Niclaus, 34, rue Saint-Jacques, Paris 5^e).
- Robert AMBELAIN *Le Martinisme, contemporain et ses véritables origines* (Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris 5^e).
- Jules BOUCHER *Du Martinisme et des Ordres Martinistes* (Dervy, 1, rue de Savoie Paris 6^e).
- G. de CHATEAURHIN *Bibliographie du Martinisme* (Paul Derain, 128, rue Vauban, à Lyon).
- Revue l' « INITIATION » N° 1, année 1956, entièrement consacrée au Martinisme.
- Revue l' « INITIATION » N° 1, 1958 — Louis-Claude de Saint-Martin, sa vie, son œuvre, par PAPUS.
- Revue l' « INITIATION » *Ordre Martiniste* (Supplément n° 3 - octobre 1960). Réédition 1964.
- Revue l' « INITIATION » *Numéro spécial sur Louis-Claude de Saint-Martin*, N° 4, de 1963.
- Louis-Claude de SAINT-MARTIN *Ecce Homo* (Paul Derain, 128, rue Vauban à Lyon).
- Louis-Claude de SAINT-MARTIN *Mon portrait historique et philologique* (Editions Julliard, 30-43, rue de l'Université, à Paris 7^e).
- Louis-Claude de SAINT-MARTIN *Le Crocodile ou la guerre du bien et du mal* (Triades-Editions, 4, rue Gde-Chaumière, Paris-6^e).
- Louis-Claude de SAINT-MARTIN *Pensées Mythologiques - Cahiers des Langues. Publiés pour la première fois avec une étude sur le « Philosophe Inconnu » et les « Philosophes Inconnus »*, par Robert AMADOU (La Tour Saint-Jacques, 53, rue Saint-Jacques, Paris-5^e).
- Louis-Claude de SAINT-MARTIN « *Le Ministère de l'Homme-Esprit* » Voir la revue l'INITIATION (o) (Avril-Mai-Juin 1954 — Juillet-Août-Septembre 1954 — Octobre-Novembre-Décembre 1954 — Janvier-Février-Mars 1955 — Octobre-Novembre-Décembre 1955 — Avril-Mai-Juin 1956 — Juillet à Décembre 1956 — Janvier à Juillet 1957 — Octobre-Novembre-Décembre 1950 — Avril-Mai-Juin 1961 — Octobre-Novembre-Décembre 1961 — Octobre-Novembre-Décembre 1962 — Juillet-Août-Septembre 1964). Chaque numéro 5 F.
- Louis-Claude de SAINT-MARTIN *Maxime et pensées*. — (Choix de Robert AMADOU. — (Editions André Silvaire, 20, rue Domat, Paris-5^e - 1963).

(o) S'adresser à Georges COCHET, 8, rue Stanislas-Meunier à Paris-20^e. Chaque exemplaire 5 francs.

**Si votre abonnement est TERMINÉ,
pensez à le renouveler. Merci !**

DÉCORS MARTINISTES (*)

Echarpe-baudrier blanc 11 cm	16	+2**
Sautoir noir bordé blanc 11 cm	16	+2
Sautoir blanc bordé or 11 cm	21	+2
— — S.I. dans la croix	30	+2
Bijou-pantacle 53 mm doré pour écharpe et sautoir ...	16	+2
— 17 mm argent pendentif avec bélière ..	42	+2
— 17 mm or 18 K — ..	96	+2
Pantacle bague-chevalière or 18 K	435	+4
Masque-loup embouti noir	1,50	+2
Masque noir confectionné	6	+2
Cordelière, blanche ou noire	4,50	+2
Cordelière rouge	6,50	+2
Epée PAPUS 62 cm	99	+6
Tapis-nappe avec pantacle 50×50 cm	57	+2
Nappe triangulaire (noir-rouge-blanc) 65 cm	34	+2
Flambeau-bougeoir en bronze doré 19 cm	35	+4
Maillet en bois des îles et ivoirine (sans gravure)	23	+2
Belle gravure sur maillet : pantacle et nom	40	
Manteau noir (INDIQUER LES MESURES)	43	+5
Robe rouge (INDIQUER LES MESURES)	60	+5



Pour les expéditions : emballage et port en sus

(*) Tarif au 1^{er} mai 1965. S'adresser à M. R. BOVET, 2, rue Corvetto, Paris (8). Tél. : LAB 12-11. C.C.P. Paris 44 75 93.

(**) Frais d'envoi recommandé par unité pour l'Afrique.